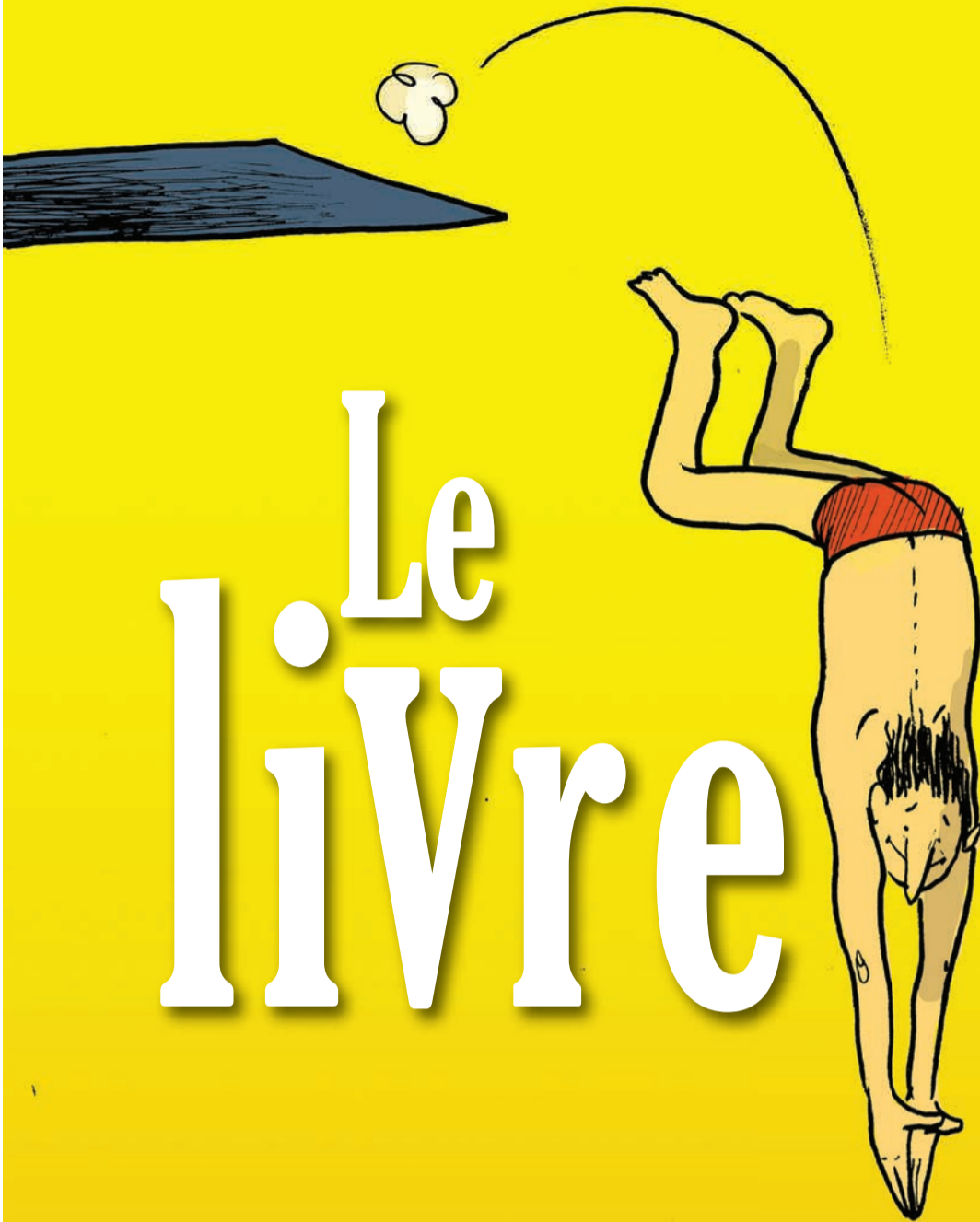


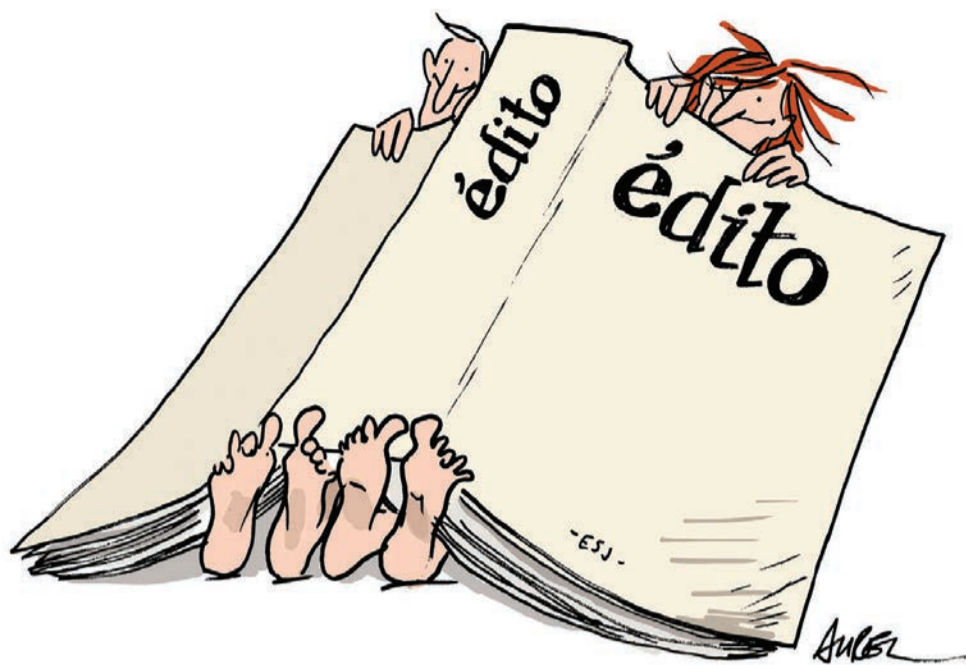
laGazette

DE MONTPELLIER

NUMÉRO
SPÉCIAL

Le livre fait du bien !





Cinquante nuances de plaisir

Elle le remarque dès le premier coup d'œil. Comment ne pas fondre pour ce trafiquant français si romantique. Pourtant, caché dans un coin, le policier suédois n'arrête pas de lui lancer des regards aguicheurs. En plus, il a belle allure. Pas comme le joueur de cartes russe, en retrait, qui noie son mal-être dans la vodka. Le reporter de guerre américain, lui, fanfaronne dans l'espoir d'attirer son attention. Tous des Don Juan ! Impossible de ne pas céder à la tentation. Alors, elle hésite, elle réfléchit, elle tourne autour d'eux, elle compare, elle demande l'avis de quelques copines, elle pèse le pour et le contre. La question de la taille intervient, inévitablement. Mais, là encore, il y en a pour tous les goûts. Le petit qu'on range pour mieux le dégainer à tout moment de la journée et le grand, qu'on tient bien en main. Le toucher aussi est important : souple et doux, ou dur et rugueux ? Au premier regard, certains ne manquent pas de relief. D'autres, légèrement marqués par le temps, lui font plisser le nez. Elle se décide, franchit le pas et repart avec un, deux, trois, voire quatre ou cinq - quand on aime, on ne compte pas. Après tout, l'un l'empêchera de dormir, un autre lui donnera des sueurs froides, le troisième l'emmènera au bout du monde, le suivant lui passera l'anneau, un autre lui rappellera ses premiers émois. Un bon livre, ça fait toujours du bien quand on met la main dessus.



ESJ Pro Montpellier

Rédacteurs en chef : Jérôme Robillard, Lisa Sanchez.
Responsables de l'édition : Luc Gallais, Hélène Soudant, Bastien Vachon.
Monteurs : Virginie Boquin, Thibaut Carage, Titus Holliday, Marine Langevin, Lucie Puyjalinet.
Éditeurs : Anne-Sophie Blot, Ludovic Galtier, Camille Hispard, Dimitri L'Hours, Sophie Moreau, Camille Vittet.
Correcteurs : Zoé Barbier, Jonathan Demay, Caroline Malczuk, Justin Mourez.
Dessin : Aurel.
Infographie : Benjamin Chauviré.
Iconographie : Benjamin Chauviré, Gwenaëlle Gernioux, Amandine Le Blanc.

Textes de : Zoé Barbier, Anne-Sophie Blot, Virginie Boquin, Thibaut Carage, Benjamin Chauviré, Stephen Crozet, Jonathan Demay, Luc Gallais, Ludovic Galtier, Gwenaëlle Gernioux, Camille Hispard, Titus Holliday, Dimitri L'Hours, Amandine Le Blanc, Marine Langevin, Caroline Malczuk, Sophie Moreau, Justin Mourez, Lucie Puyjalinet, Jérôme Robillard, Lisa Sanchez, Hélène Soudant, Bastien Vachon, Camille Vittet.
Supervisé par : Marie-Laure Colson, Yves Sécher, François Thomazeau.
Dirigé par : Benoît Califano.
Contact : 560, rue du 56^e Régiment-d'Artillerie - 34070 Montpellier.
 Tél. 04 67 65 67 97.



Bureaux : 13, place de la Comédie, Montpellier.
 Tél. 04 67 06 77 77. Fax : 04 67 58 79 37.
 Ouvert du lundi au vendredi, de 8 h 30 à 19 h.
 Adresse postale : CS 39530, 34960 Montpellier, cedex 2.
Éditeur : Société anonyme des Gazettes Associées (Saga), SA au capital de 250 000 euros. ISSN : 0987-0709.
 CPPAP : 0418C86669.
 Imprimerie : Rotimpres-Gérone.
PDG et directeur de la publication : Pierre Serre.

Tirage moyen certifié OID : 22 833 exemplaires

CHAPITRE I
SE SOIGNER PAR LA LECTURE

4 - 5



CHAPITRE II
COLORER LES MURS BLANCS

6 - 7



CHAPITRE III
LIBÉRER PAR LES MOTS

8 - 9



CHAPITRE IV
ÉCRIRE SUR ORDONNANCE

10 - 11

CHAPITRE V
PARCOURIR LES PAGES

12 - 13



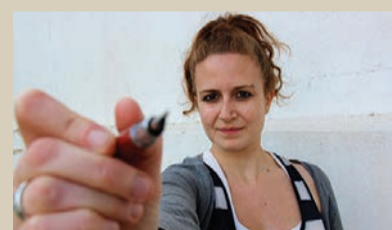
CHAPITRE VI
VIVRE DU LIVRE

14 - 15



CHAPITRE VII
SECOUER LA BOÎTE À IDÉES

16 - 17



CHAPITRE VIII
AFFÛTER SA PLUME

18 - 19

CHAPITRE IX
CHANGER DE MONDE

20 - 21



CHAPITRE X
CHOISIR SON CAMP

22 - 23



4 lire fait du bien...

La bibliothérapie est la philosophie à la mode. Cette manière de guérir par le livre, la Montpelliéraine Régine Detambel l'explique dans son ouvrage, *Les livres prennent soin de nous*, paru au mois d'avril.

Le bonheur est dans le livre

« *P*longer dans la pâte à papier » pour soigner, Régine Detambel en est sûre : les livres peuvent guérir. Très sollicitée par les médias, la bibliothérapeute montpelliéraine a publié deux ouvrages en avril*. Selon elle, le livre est un « médicament », un « principe actif ». Elle s'explique : « *Je n'invente rien. La littérature a toujours eu ce rôle de soin, d'apaisement.* » Ce lien entre livre et thérapie, elle le justifie avec une citation du prix Nobel de littérature en 2008, Jean-Marie Gustave Le Clézio : « *Un jour, on saura qu'il n'y avait pas d'art, que de la médecine.* »

Et visiblement, nous avons plus que jamais besoin de nous soigner. Car en France, quelque 247 millions d'exemplaires d'ouvrages ont été vendus en 2014**. Un chiffre en baisse depuis quelques années, alors que 85 % de Français se considèrent encore et toujours comme lecteurs**. À Montpellier notamment, cette tradition de la lecture est marquée. La capitale héraultaise est considérée comme une ville du livre. Avec la présence très ancrée de l'écrivain-médecin formé à Montpellier, Rabelais et de ses Pantagruel et Gargantua. Grâce aussi à la richesse de ses auteurs et la présence de la plus grande librairie indépendante de France, Sauramps.

Mais le livre, ce n'est pas seulement ingurgiter des mots. Contrairement à ses confrères anglo-saxons, Régine Detambel, issue de cette tradition littéraire montpelliéraine, prône une bibliothérapie créative. « *Pour moi, l'important vient du récit, de la métaphore. Quand on lit des aventures, par exemple, on s'identifie aux personnages de fiction. On lutte avec eux. Un livre entier peut être la métaphore de notre vie. Cela permet d'apporter d'autres expériences que la sienne.* » Le pouvoir curatif des livres s'exprime aujourd'hui de mille façons : « *La lecture à haute voix pour des personnes*



Dans l'herbe, les lecteurs partagent un moment de détente propice à l'apaisement. Le livre est aussi un lien social, comme le souligne la bibliothérapeute montpelliéraine Régine Detambel.

âgées est bénéfique, mais c'est aussi le lien social que cela crée qui est important. »

Les pouvoirs du livre

Le livre numérique a-t-il les mêmes vertus ? Même si moins de 20 % des lecteurs français déclarent avoir lu un livre dans l'année, sur liseuse notamment**, ce chiffre est tout de même en progression. Si elle ne désapprouve pas les nouvelles pratiques, Régine Detambel conseille avant tout le livre-objet. Comme une sorte d'ami de papier : « *Il n'y a pas que le sens, la musicalité des mots. L'objet lui-même est très important. Certains lecteurs se sentent nus s'ils n'ont pas leur livre avec eux.* » Si le papier peut guérir selon Régine Detambel, ce qui est sûr, c'est qu'il suscite des émotions.

Certaines dépassent même ce que l'auteur voulait provoquer chez son lecteur. L'ouvrage développe alors des fonctions cathartiques. Lorsque Goethe publie *Les souffrances du jeune Werther*, en 1774, imagine-t-il qu'à l'instar de son héros, de nombreuses personnes vont se suicider de désespoir ? Le livre est source de débats, mais aussi de polémiques, lancées récemment par *Soumission* de Michel Houellebecq ou *Le suicide français* d'Éric Zemmour. Plus positifs, des essais stimulent. Stéphane Hessel n'avait peut-être pas évalué l'impact, pour toute une génération, de son *Indignez-vous !* publié chez les Montpelliérains d'Indigène éditions. Des ouvrages, coachs de vie, alimentent aujourd'hui également les rayons des librairies. Des volumes qui poussent au bien-être, comme ceux de Christophe André,

Le livre qui a marqué ma vie...



J.D. SALINGER L'ATTRAPE-CŒURS

Élodie Baumes, chef du rayon littérature de la librairie Gibert-Joseph

« C'est le premier livre que j'ai lu de mon propre chef, à 14 ans. Il m'est tombé entre les mains par hasard et je ne l'ai pas lâché. J'ai été très émue par le parcours de cet adolescent. Je me suis retrouvée à travers lui. L'histoire de ce garçon, qui a le syndrome de Peter Pan, est très réaliste. On vit son désespoir, on se bat avec lui. C'est l'anti-héros, le loser par excellence. Je me suis dit : « *Waouh, c'est énorme. Je ne suis pas la seule ado à avoir des problèmes.* » Cela a marqué le début de ma passion pour la littérature. J'ai dû le lire cinq ou six fois. Au fur et à mesure des années, je vois le personnage différemment. Je ne me lasse pas de conseiller ce roman à mes amis et aux clients de la librairie. »

”

Ouah, je me sentais misérable. Je me sentais tellement vidé, vous ne pouvez pas imaginer.

J.D. SALINGER

“



ANDRÉ GIDE LES NOURRITURES TERRESTRES

Gilles Gudin de Vallerin, directeur du réseau de médiathèques de Montpellier Méditerranée métropole

« J'ai lu *Les nourritures terrestres* quand j'étais adolescent, il m'avait beaucoup marqué. C'est un livre philosophique, profond. Il n'y a pas vraiment d'histoire, plutôt un dialogue ou un long monologue métaphysique. L'auteur développe un véritable cadre de réflexion, sur ce qui fait nos vies, la notion de liberté, c'est un vrai hymne au bonheur. Le livre est écrit dans une langue magnifique. J'apprécie vraiment André Gide dans ce style là, moins dans ses romans. C'est un livre important pour moi que j'aime relire. Il nous pousse à accumuler les connaissances. À un moment, l'auteur écrit : « *Il faut, Nathanaël, que tu brûles en toi tous les livres.* » C'est très fort ! Il suppose que l'on doit connaître tous les livres qui existent. »



« Nous avons tous une relation personnalisée au livre »

Dans son lit, un transat ou une bibliothèque, lire fait-il du bien au cerveau ? Chercheur en neurosciences depuis vingt-cinq ans, Gina Devau tente de comprendre pourquoi et comment cet organe encore mal connu fonctionne jour après jour. Dans son laboratoire de la faculté des sciences de Montpellier, la spécialiste l'affirme : oui, la lecture a des effets positifs sur le cerveau.

Que se passe-t-il dans le cerveau lorsqu'on lit ?

Quand on lit, le travail du cerveau consiste à recevoir des informations visuelles, appelées stimuli visuels, à les associer, les mémoriser et à leur donner du sens. De la même manière que pour un visage, un paysage, des mots. L'information est sans arrêt reconstruite. Vous lisez, vous apprenez des choses nouvelles. Le cerveau donne de la cohérence à ce que vous voyez.

Comment le cerveau lit-il ?

Il y a plusieurs niveaux de lecture. D'une part, on va analyser les mots de façon rapide et globale. Il y a des repères dans la phrase : des majuscules, des points, des signes de ponctuation... C'est pourquoi les personnes qui lisent en diagonale peuvent déduire la signification du texte. D'autre part, il y a une lecture de détail. Les caractères I et L se ressemblent et sont difficilement reconnaissables lorsqu'ils sont mal écrits. D'autres aires vont être mobilisées pour les décrypter, notamment des zones temporales comme la mémoire.

A-t-on un cerveau égal face à la lecture ?

Chaque cerveau est unique. L'acquisition de la lecture est différente selon les aptitudes, les goûts, le plaisir. Nous n'avons pas la même interprétation de ce qu'on lit suivant notre propre histoire de vie. Nous avons tous une relation personnalisée au livre.

Justement, le livre est-il source de plaisir ?

Cela va dépendre du moment, du lieu, de ce qu'on aura vécu, bu ou mangé avant... Le lieu peut aussi être important. Cela peut être un

endroit confortable, dans l'herbe au milieu des pâquerettes. Des circuits d'autostimulation ou de récompense sont impliqués dans le système de ressenti du plaisir. Ils sont très liés aux émotions et à la mémoire. Ces circuits peuvent se dérégler quand il y a des processus d'addiction et de dépendance. Des gens qui passent leur journée à lire s'enferment dans leur lecture et n'ont plus de contact avec le monde réel. On est dans un monde virtuel comme peut l'être un joueur de jeux vidéo.

Lire n'est tout de même pas si nocif...

Bien sûr, lire un livre rend le cerveau actif. Cela maintient les réseaux et cela en crée d'autres : c'est le principe de plasticité cérébrale. Les cellules émergent jusqu'à la pensée, puis se connectent. Plus le cerveau est actif, plus il y aura de connexions. Plus on lit, plus on apprend, plus on enrichit son cerveau. Il n'a pas besoin de grossir

en poids ou en volume, mais les connexions vont être de plus en plus importantes. Par exemple, une personne centenaire qui lit continue à s'intéresser au monde extérieur.

Peut-on distinguer le cerveau d'un lecteur de celui d'une personne qui ne lit pas ?

C'est difficile. L'imagerie médicale est une technique d'exploration des activités cérébrales. Avant, les cerveaux ne pouvaient être observés que post-mortem. Ils sont construits avec les mêmes cellules. Cependant, ils s'organisent de manière différente sous nos crânes. Cela ne se voit pas de l'extérieur.

Depuis son apparition, la lecture a-t-elle façonné le cerveau humain ?

En 5 000 ans, le cerveau humain n'a pas évolué de façon fantastique. Sa masse et son volume sont les mêmes : à 99 %, il s'agit de la même information génétique. Il y a cent ans, 80 % de l'humanité ne lisait pas. Le cerveau de ces hommes-là est le même que ceux

d'aujourd'hui. Si effets de la lecture sur le cerveau il y a, on le verra à long terme. Maintenant, tous les humains apprennent à lire et à écrire.

Et vous, votre cerveau va bien ?

Je ne sais pas, j'en doute...



« Lire un livre rend le cerveau actif. Plus on lit, plus on apprend, plus on enrichit son cerveau », explique Gina Devau.

psychiatre originaire de Montpellier, auteur de *De l'art du bonheur*, *Et n'oublie pas d'être heureux*, ou *Méditer jour après jour*. Odes positives ou livres qualifiés de bonheuristes ? Les avis sont partagés. Positifs, négatifs, qu'ils créent la polémique ou des vocations, les livres resteront toujours, pour Régine Detambel, les seuls à pouvoir vraiment nous dire : « *Moi, je peux te comprendre.* »

* Les livres prennent soin de nous ou encore de *Chaste monde* (publiés en avril 2015, chez Actes Sud).

** Étude d'Ipsos pour le Centre national du livre. *Les Français et la lecture*. Mars 2015.

Les conseils lecture de la spécialiste

“L'œil de l'esprit” d'Oliver Sacks

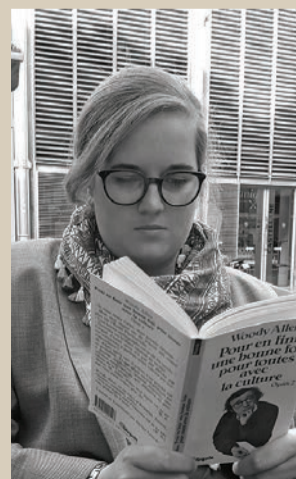
À travers les histoires d'un pianiste, d'une neurobiologiste ou encore d'un romancier, l'ouvrage traite de l'alexie, la perte soudaine des compétences cognitives permettant notamment la lecture et la compréhension du langage écrit.

“Le cerveau attentif” de Jean-Philippe Lachaux

Directeur de recherche à l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (Inserm), Jean-Philippe Lachaux tente de venir en aide aux lecteurs afin qu'ils développent leur attention, une de nos fonctions cognitives, et parviennent à rester concentrés.

“L'atlas des préjugés” de Yango Tsevtkov

Les préjugés sur les peuples et les pays n'ont qu'à bien se tenir. Avec un cerveau en couverture de son livre, Yango Tsevtkov donne son interprétation, à partir de cartes et de dessins, de la géopolitique mondiale.



WOODY ALLEN POUR EN FINIR UNE BONNE FOIS POUR TOUTE AVEC LA CULTURE

Maud Bodkin, plus jeune conseillère départementale de France et conseillère municipale de la Ville de Montpellier

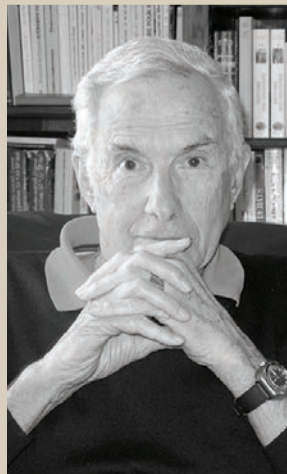
« Je n'ai pas choisi ce livre par rapport à l'actualité montpelliéraine (*rires*). Je l'ai choisi parce que très peu de monde sait que Woody Allen a écrit un bouquin. Il s'agit d'une série de nouvelles. Dans l'une d'entre elles, “Le huitième sceau”, le réalisateur entame un dialogue avec quelqu'un qui voit la mort arriver chez lui. Au final, c'est la mort qui meurt en se prenant les pieds dans le tapis de l'entrée. C'est écrit avec beaucoup d'humour. L'auteur manie la langue comme personne. Je suis fan de la répartie et du style littéraire de l'auteur. Je crois que Woody Allen est l'un de mes auteurs préférés. »

”

La dictature, c'est ferme ta gueule ! La démocratie, c'est cause toujours !

WOODY ALLEN

“



ÉRASME L'ÉLOGE DE LA FOLIE

Claude Neuschwander
ex-PDG de Lip et ex-directeur de la Fnac

« J'aurais préféré que vous me permettiez d'en classer une vingtaine, mais je dirais celui-ci. Je l'ai lu pour la première fois à quinze ans.

C'est un cadeau de mon père que j'ai gardé. Il est en moins bon état aujourd'hui.

Ce livre, c'est une sagesse, c'est une liberté. Il est d'une humanité exceptionnelle. Il incarne le refus de l'autorité. Je ne dirais pas que cette œuvre a guidé mes actes mais elle fait partie de celles qui m'ont le plus marqué. Je m'y replonge encore parfois.

Je ne l'ai pas lu plusieurs fois, par contre. C'est un livre qui se lit par passages. J'aurais aussi pu vous citer la Bible mais ce n'est pas assez personnel. »

Supplément de La Gazette de Montpellier

Quand les patients

Depuis près de soixante ans, le chariot des Amis de la bibliothèque des hôpitaux de Montpellier arpente les couloirs à la rencontre des patients. L'hôpital, c'est l'angoisse, la douleur ou l'ennui. Et si par la lecture, l'hospitalisation devenait plus supportable ?

NIVEAU -2. Il faut s'enfoncer dans les profondeurs de l'hôpital de Lapeyronie pour apercevoir un bouquin. Côté morgue aussi. Après avoir déambulé dans les couloirs sombres, passé le service médico-légal, la bibliothèque des malades apparaît enfin. Le lieu s'apparente à un cagibi. Pas très engageant.

Sauf si l'on rencontre Hildegarde et Martine. Ces deux jeunes femmes avenantes de soixante-dix ans sont bénévoles au sein de l'association des Amis de la bibliothèque des hôpitaux de Montpellier. Elles proposent de la lecture aux patients lors de leur permanence, tous les mardis après-midi.

« Je crois qu'il faut un peu de cuisine... », lance Hildegarde à Martine, occupée comme elle à fouiller les rayons de la bibliothèque pour remplir un chariot de livres. Romans, polars, documentaires, magazines : l'offre est variée. Ces deux anciennes enseignantes ont « dû s'adapter aux goûts » de leur nouveau public. Exit Madame Bovary, au grand regret de Hildegarde. « J'ai dû m'intéresser au foot et à la chasse, dit-elle avec son accent



Les Amis de la bibliothèque ont prêté 5399 livres et 2377 revues aux patients des hôpitaux de Montpellier.

alsacien. C'est ce que demandent beaucoup d'hommes. » Mais ses anciens réflexes de prof ne sont jamais très loin. « Quand je vois Closer dans une chambre, je propose toujours de la lecture un peu différente. » Quitte à orienter les patients vers des choix inattendus : « Par exemple, ce livre de Jim Dodge, L'oiseau canadien. C'est l'histoire d'un enfant recueilli par son grand-père. Ils

sont poursuivis par un canard géant. Vous savez, c'est ce genre de littérature d'écrivains américains qui avaient l'habitude de sniffer dans les années 1970. » L'histoire est loufoque. Mais le principal est « qu'elle ne commence pas par un accident et ne se termine pas par un suicide ». La bibliothèque sur roulettes est enfin prête. Martine et Hildegarde, en blouses rayées, prennent la direction du service d'endocrinologie (maladies liées aux hormones). Le chariot est lourd et difficile à manœuvrer.

NIVEAU +2. La tournée démarre. Le chariot reste à la porte des chambres, il y est interdit. Les deux bénévoles frappent et se présentent : « Bonjour, c'est la bibliothèque des malades. Vous seriez intéressé par un peu de lecture ? » — Non, refuse catégoriquement le premier patient, tout en s'approchant du chariot. — Vous êtes sûr ? J'ai du football, de la chasse... Vous aimez la chasse ? A priori, non. Mais l'attention se porte sur

un livre d'images du Maroc. Une fiche de prêt, le nom, le prénom et le numéro de chambre : Hildegarde a réussi son coup. « Beaucoup de patients ne connaissent pas la bibliothèque des malades. C'est pourtant gratuit et précisé sur la fiche d'entrée en hospitalisation », regrettent les deux bénévoles. Chambre suivante. Une jeune femme attend, elle, devant sa chambre. C'est une grande lectrice. « Je lis un livre par jour », précise Alexia, vingt-trois ans, qui connaît quasiment tous les livres proposés ce jour. Elle privilégie les écrits de psychologie. « Mon livre fétiche ? Des ouvrages sur l'estime de soi. » Finalement Alexia opte pour un roman récent. Hildegarde lui impose aussitôt un petit marque-page. « J'ai horreur que l'on corne les pages ! », gronde-t-elle.

HÔPITAL SAINT-ÉLOI. Le lendemain, au siège de l'association. « Bon, les locaux ne sont pas extraordinaires, il n'y a pas énormément de place. Nous sommes dans des

Qui décide des livres ?

Les Amis de la bibliothèque a un comité de lecture composé d'une douzaine de personnes. Il se rend tous les mois chez Sauramps, qui leur prête des nouveautés. À charge des bénévoles de les lire et d'en faire une synthèse avant de les acquérir. Entre 200 et 300 livres par an sont achetés grâce à des subventions de l'hôpital, de la Ville et du Conseil général. « On privilégie les histoires humoristiques, les romans d'amour, les polars - mais pas trop glauques. » De plus, tous les formats de livre ne sont pas adéquats : pas plus de 350 pages pour le poids et la durée de l'hospitalisation. Les bénévoles peuvent également répondre à une demande particulière. « On nous demande parfois des revues érotiques... Bien sûr, on ne propose pas Playboy, mais on a en stock Désirs et voluptés à l'époque victorienne ! »

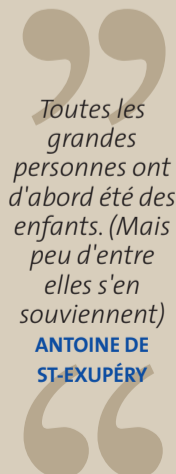
Le livre qui a marqué ma vie...



ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY LE PETIT PRINCE

Guilhem Misseri, gérant du bar Le Shakespeare

« Le Petit Prince est sans aucun doute le livre qui m'a le plus marqué. Pourquoi ? Parce que c'est le premier livre que j'ai lu. Je devais avoir six ou sept ans. C'était la première fois que je prenais du plaisir à lire. Avant cela, mes parents m'imposaient une page de *Oui-Oui* chaque soir. Forcément, je voyais ça comme une corvée. Je me suis identifié au héros. Le petit prince est un être aimé de tous, c'est vraiment le copain de tout le monde ! Enfant, on s'identifie forcément à lui. Je ne sais plus où se trouve le livre aujourd'hui. Ce qui est sûr, c'est que j'ai envie de le transmettre à mes enfants. Mais j'attends d'abord qu'ils soient en âge de lire ! »



Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants. (Mais peu d'entre elles s'en souviennent)

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY



MAURICE ET MARALYN BAILEY 117 JOURS À LA DÉRIVE

Nicole Saliné-Boulanger, relieuse

« J'ai lu *117 jours à la dérive* à l'âge de vingt-cinq ans. À l'époque, j'avais un bateau à Palavas. L'univers d'un couple qui chavire et se retrouve en pleine mer me parlait bien. Ils restent au milieu de nulle part pendant presque quatre mois. C'est une aventure humaine sur la survie. Ce livre m'a permis de comprendre que l'on peut toujours se sortir de situations compliquées. À ce moment-là, mon frère n'allait pas bien. Je lui ai prêté ce bouquin pour qu'il le lise. Comme moi, il a pu réaliser qu'il y a toujours une solution à nos problèmes, qu'il ne faut jamais perdre espoir. J'ai aussi aimé le rôle de la femme. Elle est mentalement plus forte que son mari. Elle trouve des idées pour cuisiner avec quasiment rien, elle pêche... Ce livre est un apprentissage de la vie. »

tourner la page

préfabriqués», explique Nicole Dolly, présidente de l'association. Les Amis de la bibliothèque existent officiellement depuis 1955. «*C'est en 1944 que cela a vraiment commencé. Des femmes de chirurgiens apportaient de la lecture à des soldats hospitalisés.*» L'association montpelliéraine est cofondatrice de la fédération nationale. Cette dernière regroupe quatre-vingts membres. Aujourd'hui, les Amis comptent une quarantaine de bénévoles (dont un homme) qui assurent des permanences sur les trois hôpitaux - La Colombière, Saint-Éloi/Gui de Chauliac et Lapeyronie. Les problématiques rencontrées par la bibliothèque des malades sont à peu près les mêmes que celles destinées au grand public. «*Certains livres disparaissent, certaines pages deviennent des sous-verres*», précise Mme Dolly. Les bénévoles classent par sous-genre, créent des cotes. Les recueils sont, ici, désinfectés. Marguerite, ancienne documentaliste et la doyenne, à quatre-vingt-dix ans passés, se charge d'appliquer un spray nettoyant sur les couvertures.

Elle a la responsabilité de la bonne santé des livres. En cas de maladie infectieuse, l'ouvrage est détruit. Aujourd'hui, c'est la benjamine de l'association, Karine, la trentaine, qui se charge d'apporter les livres dans le bâtiment Gui de Chauliac. Direction le service de neuro-chirurgie. Malo, un lycéen de quinze ans, a emprunté trois bandes dessinées. «*Je ne reste pas longtemps. Je trouve ça bien qu'il y ait une bibliothèque. Les livres, ça change de la télévision, ça me permet de faire une pause*», constate l'élève de seconde. Lui comme sa maman ne connaissaient pas ce service proposé par l'hôpital. Nicole Dolly, dit parfois qu'elle «*prescrit de la lecture*». La présidente croit à l'effet thérapeutique des livres, «*même si en France, ce n'est pas encore vraiment pris au sérieux*». Le livre comme objet de guérison ? «*C'est difficile de trouver des romans porteurs d'espoir...*», soupire Martine. Hildegard l'interrompt : «*Ce n'est pas notre rôle, c'est les aumôniers qui portent l'espoir. Nous, nous sommes une distraction.*»



Nicole Dolly, présidente de l'association.

En lisant, « l'enfant se sent soulagé »



Agnès Defrance, responsable médiation à la médiathèque départementale.

La ludothèque du service pédiatrie de l'hôpital Arnaud de Villeneuve, propose des activités de lecture. Objectif, aider l'enfant à mieux vivre son hospitalisation. Agnès Defrance, responsable à la médiathèque départementale, explique le partenariat avec l'hôpital.

De quelle manière la médiathèque intervient-elle auprès des enfants à l'hôpital ?

Il y a toujours eu des ateliers de lecture. Mais nous avons mis en place une collaboration en 2005, avec le service de pédiatrie où se trouve la ludothèque. Nous avons créé un poste de bibliothécaire pour un public spécifique. Elle se rend sur place, organise les séances de lecture pour les enfants. Nous sommes indépendants dans le choix de nos récits. Au-delà de la lecture, nous organisons aussi des demi-journées de formation auprès du personnel hospitalier. Ils apprennent à reconnaître les livres et albums, adaptés aux enfants.

La lecture peut-elle aider les enfants face à la maladie ?

La lecture occupe l'esprit et permet de diminuer le stress. Le point de douleur est décalé. Mais attention on ne parle pas de thérapie. Nous privilégions

forcément les histoires porteuses d'espoir. Comme le héros de l'histoire, il doit d'abord traverser une épreuve douloureuse, mais une fois cet épisode passé, l'enfant se sent soulagé. Une façon pour lui de retrouver une certaine sérénité.

Quels sont vos prochains projets ?

On a commencé un travail sur tablette l'année dernière. Deux bibliothécaires petite enfance sont chargées de faire de la veille d'applications sur tablettes. Elles sont là pour les tester et donner leur avis. D'un point de vue hygiénique, la tablette peut être une bonne alternative au livre qui passe de main en main, même s'il est désinfecté. Personnellement, je suis pour les tablettes.

Les deux stars des lectures de la ludothèque :

Au revoir, de Jeanne Ashbé

Les bébés chouettes, de Waddell Martin.

Prêts aux hôpitaux de Montpellier : nos dix livres préférés

La sélection de ce qui se lit le plus dans les chambres selon les bénévoles et les patients.

- *L'homme qui voulait être heureux*, de Laurent Gounelle. Pour son regard optimiste sur la vie.
- *L'oiseau canadien*, de Jim Dodge. Pour le coup de cœur de Hildegard.
- *Stupeur et tremblements*, d'Amélie Nothomb. Parce qu'elle est un auteur incontournable.
- *Poutine*, de Frédéric Pons. Parce que le président russe est d'actualité.
- *Nous sommes tous Charlie : 60 écrivains unis pour la liberté d'expression*. Également pour son actualité.
- *Lanfeust de Troy*, de Christophe Arleston et Didier Tarquin. Parce que cette BD plaît aux jeunes hospitalisés.
- *Où es-tu ?*, de Marc Levy. Un best-seller.
- *Désirs et voluptés, à l'époque victorienne*, de Véronique Powell. Pour l'érotisme en chambre d'hôpital.
- *Gaston Lagaffe*, de Franklin. Pour ses blagues et sa légèreté.
- *Peste & choléra*, de Patrick Deville. Parce que c'est le best-seller des médecins.



© : Alice Lechevallier

ISADORA DUNCAN MA VIE

Zaza Poppin, professeure d'effeuillage et danseuse burlesque

«*Il s'agit de l'autobiographie de cette grande danseuse. Elle l'a rédigée juste avant son accident. C'était une femme incroyablement courageuse et déterminée. Elle a surmonté des épreuves douloureuses mais s'est toujours relevée. Ce livre influence mon travail. La vision qu'Isadora Duncan a de la danse, la manière dont elle en parle, son attitude révolutionnaire dans sa façon de développer sa méthode artistique, étaient très modernes pour son époque. Sa méthode m'inspire, même si je n'ai pas la même démarche. Une amie danseuse de swing et de blues m'a parlé de ce livre alors que je lui décrivais la nouvelle version de mon numéro : "Nuit Sélène".*»

J'ose dire que la majesté de son expression aurait souffert si elle avait passé son temps comme nos actrices actuelles à essayer de paraître jeune et mince.

ISADORA DUNCAN



ALEXANDRE POUCHKINE EUGÈNE ONÉGUINE

Eugène Ébodé, écrivain, Grand prix littéraire de l'Afrique noire 2014

«*Eugène Onéguine, roman en vers d'Alexandre Pouchkine, a profondément modifié mon regard sur le monde. Avec lui, l'Histoire m'est apparue fondamentale et j'ai été saisi par la force singulière de la fiction. Ce livre raconte une histoire d'amour qui finit mal, entre deux amis d'abord, Onéguine et le jeune poète Lenski, puis entre Onéguine et la belle Tatiana. Ce livre a-t-il modifié quelque chose dans ma vie ? Incontestablement. Musset l'a dit : «*On ne badine pas avec l'amour.*» On peut feindre de le tenir à distance, mais ses filets vous reprennent et vous plient à son gouvernement. Après avoir dévoré ce roman, j'ai voulu lire toute l'œuvre de Pouchkine.*»

Le livre les a sauvées

Deux rencontres littéraires fortuites, deux femmes aux parcours différents, deux livres qui vont avoir l'effet d'une bombe : Élise Vandel et Geneviève Soteras ont toutes les deux lu un ouvrage qui a profondément marqué leur vie.

« **C**e qu'il y a de plus profond dans l'homme, c'est sa peau », disait l'écrivain Paul Valéry, cité dans l'ouvrage déclencheur de la guérison d'Élise Vandel. « Je souffrais d'eczéma depuis quelques années. Les dermatologues n'avaient pas de solution miracle », se souvient-elle.

« J'ai retrouvé l'essentiel »

Lorsqu'elle découvre *Petit éloge de la peau*, de la bibliothérapeute Régine Detambel, elle sait que les origines de son mal sont souvent psychosomatiques. « J'ai pu mettre des mots sur les émotions que je ressentais. Dans ce texte, j'ai découvert des écrivains, des poètes, avec des problèmes, qui avaient pu exorciser leur mal. » Une vraie révélation

pour Élise Vandel. Pour Geneviève Soteras, c'est *L'homme qui voulait être heureux*, de Laurent Gournelle, qui a joué ce rôle. « J'ai fait une psychanalyse toute seule après la lecture de cet ouvrage. Pourtant, c'est un livre qui ne mange pas de pain. Mais depuis, j'ai dû le conseiller à environ cent personnes et cent cinquante stagiaires. » Geneviève Soteras œuvre dans le consulting pour des managers en crise, dans des entreprises en difficulté.

Tout comme Élise Vandel, elle a participé aux formations de Régine Detambel, cette Montpelliéraine qui aborde le livre comme un remède et invoque ses « pouvoirs » curatifs. « Aujourd'hui, les gens me disent : rien ne t'atteint. Mais au contraire, tout m'atteint. Je prio-

rise seulement. J'ai retrouvé l'essentiel. » De l'ouvrage de Laurent Gournelle, elle retient du « bon sens », des petits trucs pour « s'enlever les freins » que l'on a dans la vie.

Le livre comme refuge

Des blocages qu'Élise Vandel raconte, elle aussi, avoir connus. À l'époque, les stigmates de son eczéma la minent. « *Le regard des autres est difficile à encaisser.* » Et les démangeaisons insupportables perturbent le cours de son existence. Après la découverte de *Petit éloge de la peau*, Élise va mieux. « *Le mal était matérialisé.* » L'ouvrage est devenu son vademecum. Un mode d'emploi pour agir. « *Être plus dans le "faire"* », assure-t-elle.

Sport, acupuncture, écriture : elle multiplie les activités et voit son mal reculer. Le papier devient « un refuge ». Et même plus que ça. « *Le papier est une deuxième peau pour guérir les maux.* » Aujourd'hui, son eczéma a presque disparu. Le livre a été sa thérapie de choc.



Élise Vandel a réussi à surmonter la maladie grâce à un livre : *Petit éloge de la peau*.

Elle soigne les mots des autres



Françoise Peters, écrivain-conseil, écrit pour les autres. « Sur conseils de leurs médecins, parfois. »

« **O**n pleure beaucoup dans mon bureau », sourit Françoise Peters, un brin gênée. Depuis trente ans, cette Montpelliéraine exerce la profession d'écrivain-conseil, plus connue sous le nom d'écrivain-public.

« Un processus de catharsis »

Autrement dit, une partie de son activité consiste à prêter sa plume aux autres, afin de faire de leur histoire des livres, généralement tirés en très peu d'exemplaires. « Il arrive que les médecins de mes clients leur conseillent d'écrire, pour mettre des mots sur leurs sentiments. Certains n'y arrivent pas, alors ils décident de recourir à un écrivain », raconte-t-elle.

Parfois, l'exposé des clients de Françoise Peters est froid, presque clinique. C'est

le cas d'une femme victime d'inceste dans son enfance. « Elle ne réussissait pas à émettre d'opinion sur ce qui lui était arrivé. Elle s'est donc contentée de me décrire, de façon crue, ce dont elle avait été victime. » D'autres lui relatent des récits de vie plus légers, pour pouvoir ensuite les transmettre à leur entourage proche. « La démarche peut rentrer dans un processus de catharsis et devenir un exutoire. D'ailleurs, rien que le fait de pleurer en me parlant aide les gens à se sentir mieux. »

« Ce n'est pas une thérapie ultime »

Pour certains, en revanche, les confessions peuvent s'avérer plus délicates à gérer. « Ce n'est pas une thérapie ultime. Par exemple, le fait de remuer

de vieilles rancœurs familiales peut créer un malaise chez le client. » Des cas rares, qui peuvent toutefois inciter l'écrivain-conseil à stopper les séances avec les clients. « Je l'ai déjà fait. Cela a été le cas avec une voyante, par exemple. En écrivant son histoire, je me suis aperçue qu'elle souhaitait écrire pour se vanter de ses multiples escroqueries. Je ne pouvais pas cautionner cela. »

La plupart du temps, elle mène à leur terme les rendez-vous, plus ou moins nombreux, avec ses visiteurs. Et les effets restent, d'après elle, en majorité positifs. « Je reçois beaucoup d'appels de remerciements », indique-t-elle. Preuve qu'elle sait aussi faire sourire ses interlocuteurs.

www.cabinetpeters.com
Tarifs : 60 euros la séance

Le livre qui a marqué ma vie...



MARCEL PROUST À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

Catherine Bernard, ex-journaliste et vigneronne

« J'ai appris une seconde fois à lire grâce à cette série de Marcel Proust. La première fois, c'était à l'école. La seconde, c'est avec *Du côté de chez Swann*, le premier tome. Je devais avoir 20 ans. Il m'a appris à lire avec distance. On entre dans un univers étroit physiquement mais si vaste dans son imagination. Grâce à Proust, je n'ai jamais quitté les livres. C'est sans doute lui qui m'a poussée à devenir journaliste.

Aujourd'hui encore, je suis capable de retrouver tout de suite un passage exact. Il me reste le dernier livre de la série à lire, *Le temps retrouvé*. Je le ferai lorsque je serai moins occupée. J'en profiterai aussi pour relire les autres. »

”

Longtemps,
je me suis
couché
de bonne heure.

MARCEL PROUST

“



BORIS CYRULNIK LA FABULEUSE AVENTURE DES HOMMES ET DES ANIMAUX

Michel Marre, trompettiste

« Un livre qui m'a étonné cette année, c'est *La fabuleuse aventure des hommes et des animaux*, de Boris Cyrulnik. Il explique comment l'homme a domestiqué tout ce qui peut l'être. Et il y en a un paquet : de la poule au cheval... Le reste, ce sont les animaux dits sauvages. Ce qui est marrant dans ce livre, c'est qu'on découvre que l'homme est un affreux colonisateur. Je ne pensais pas qu'il y avait autant d'animaux qui avaient été dressés. Cyrulnik est plutôt un homme psychologue. Je ne m'attendais pas à cet angle là de se part. Je n'y avais pas réfléchi. C'est un bouquin qui a ouvert une petite porte. Je ne pensais pas, par exemple, que le premier animal que l'homme a domestiqué, c'était le cheval ! »

Lecture en prison, une échappatoire

Lucie Ambrosi intervient dans les prisons héraultaises depuis dix ans. La bibliothécaire de la médiathèque départementale est chargée de la lecture pour les publics éloignés (hôpital, maison de retraite). Elle livre ses expériences dans l'intimité des murs de la maison d'arrêt de Villeneuve-lès-Maguelone et raconte le rapport que les détenus ont avec les livres.

Échange. « J'oublie qu'ils sont des détenus. Je n'ai jamais eu peur en prison. Je suis marquée par des personnes. Je suis touchée par la qualité de leur questionnement, de leurs interventions, par les échanges avec eux sur un livre qu'ils ramènent. Il y a des choses d'une telle finesse, d'une telle intelligence. Ce n'est pas un public plus compliqué à gérer. Ils me posent professionnellement de réelles questions. Je veux y répondre. Il faut une connaissance sociologique de ce public mais on l'intègre avec le temps. Ça fait dix ans que je vais en prison. J'accompagne des projets et encadre des formations depuis que le Conseil général a créé un poste chargé de développer la lecture et l'écriture pour les publics qui en sont éloignés. Cela m'intéressait de travailler dans ce sens. Je voulais être en contact avec des personnes non-bibliothécaires pour avoir des interactions enrichissantes. »

Révélation. « J'ai d'ailleurs rencontré un détenu désigné bibliothécaire qui faisait du boulot que certains de la profession ne feront jamais. Il avait tout compris au métier, à la médiation, à la manière dont on parle des livres, dont on organise le lieu pour qu'on ait envie d'y rester. Au risque de se faire taper sur les doigts. Il avait compris plus de choses humainement que d'autres bibliothécaires. Il a apporté une dimension plus humaine au métier. Il y a cette peur du livre en prison, comme dans d'autres milieux, mais lui a réussi à désacraliser cet objet qui est encore empreint de sérieux, d'une image lourde de l'intellectuel. »

Censure. « Avec ce détenu bibliothécaire, j'organise les fonds de collection. Je fais un dépôt de livres deux fois par an. Soit les détenus ont des demandes particulières et la médiathèque de la commune tente d'y répondre. Soit nous ciblons des thématiques peu ou pas présentes. Je n'ai été concernée qu'une seule fois par la censure, c'est très rare. Il n'y a que quelques livres interdits, ceux qui touchent à la sécurité ou prônent la violence. »



Les détenus de la maison d'arrêt de Villeneuve-lès-Maguelone ont accès à près de 7 000 ouvrages, dont 3 200 romans.

Accès. « Il n'y a plus beaucoup d'argent. Ces initiatives coûtent peu et apportent énormément. L'administration pénitentiaire est très demandeuse de ce genre de partenariat. Les prisonniers ont une possibilité d'un ou deux créneaux par semaine. Il faut s'inscrire. Tous y ont accès directement quand ils peuvent venir, ou indirectement lorsqu'ils sont en quartier fermé. Ils choisissent sur catalogue et les surveillants vont chercher les bouquins. »

Éveil. « Ce n'est pas la même bibliothèque dans le quartier mineur car il n'y a aucun mélange de populations. J'y intervins aussi. On est en lien très étroit avec les éducateurs de la protection judiciaire de la jeunesse. Ils viennent une fois par trimestre choisir à Pierresvives une cinquantaine de bouquins, des bandes-dessinées, des romans, des documentaires... Les mômes s'intéressent à beaucoup de choses, comme la cuisine par exemple. Ça leur permet de cantiner (se faire leur propre cuisine) et de se préparer des petites choses. »

Évasion. « Les polars et les récits de vie, particulièrement des bandits, marchent bien. Cela leur rappelle leur propre histoire. Et la poésie cartonne. Ils s'en inspirent pour écrire eux-mêmes. C'est un genre littéraire qui leur permet de se projeter dehors plus facilement que la prose. On n'a pas besoin d'être un grand lecteur pour lire de la poésie car on se heurte aussi à des lacunes importantes en lecture. C'est une évasion pour eux. Ils disent aussi que ça leur donne les moyens d'apprendre des choses. Il y a un plaisir de lire d'autres histoires,

de mettre des mots sur des situations mais aussi de se cultiver. C'est une passerelle, un lien fort avec le monde extérieur. »

Réinsertion. « Les détenus sont touchés par le fait de voir arriver quelqu'un de l'extérieur. J'essaie d'apporter de derrière les murs un peu de dehors, de raccrocher des choses qu'on fait à l'intérieur à des choses qu'ils feront après. Pour que cela ait du sens. On a prêté du mobilier pour que le lieu soit plus convivial, qu'il y ait un espace où s'asseoir. C'est un endroit sympa, aéré, qui plaît aux prisonniers. En cellule, il y a du bruit, ils sont plusieurs et la télévision est omniprésente. On travaille donc pour que les détenus puissent rester lire dans la bibliothèque. L'objectif est de donner accès à un lieu dans la prison qui ressemble à ce qu'ils retrouveront hors les murs. C'est un vrai outil de réinsertion. Et il doit être utilisé car la bibliothèque est un lieu dans lequel ils pourront se rendre facilement à leur sortie. »

La bibliothèque en chiffres

- Près de 7 000 ouvrages, dont 3 200 romans et 450 bandes dessinées.
- 1 dépôt de livres tous les six mois.
- 1 accès à la bibliothèque une ou deux fois par semaine.
- 500 visites par mois dans la bibliothèque.
- 1 atelier d'écriture une fois par semaine.
- 1 atelier journal une fois par semaine : *La Feuille d'Hector*, hebdomadaire créé en 1987 écrit par les détenus.

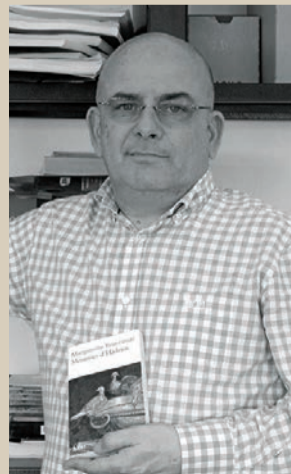


JACK LONDON MARTIN EDEN

Michaël Delafosse, conseiller municipal PS de la ville de Montpellier.

« C'est un livre que j'ai lu lorsque j'avais 19 ans au cours d'un voyage d'une dizaine de jours, seul à l'aventure en Irlande. Il raconte l'histoire de Martin Eden, un homme pauvre très épris d'une bourgeoise, au XIX^e siècle aux États-Unis. Leur liaison semble vouée à l'échec à cause de la séparation des classes. Le roman évoque le dépassement de soi, de ses origines, de son milieu, pour essayer de vivre un amour impossible, thème exploré dans sa dimension universelle. J'ai découvert par ce livre Jack London, notamment connu pour *Croc-Blanc*. Au-delà d'être une grande figure de la littérature, c'était un auteur très engagé dans son temps : il était secrétaire du parti socialiste américain. »

« Monsieur Eden »
- ces mots
l'avaient frappé
- lui que toute
sa vie on avait
appelé "Eden",
ou "Martin"
tout court.
"Monsieur !"
JACK LONDON



MARGUERITE YOURCENAR MÉMOIRES D'HADRIEN

Jérôme Pillement, chef d'orchestre, directeur artistique de l'Opéra Junior et directeur des Folies d'O.

« Ce bouquin, que j'ai lu à 20 ans, m'a donné envie de lire sur les empereurs et sur le style de vie dans la Rome antique. C'est devenu une passion, comme l'on peut en avoir étant jeune. Lorsque j'étudiais au conservatoire de Rome, j'allais avec des étudiants romains me faire enfermer la nuit dans la villa Hadriana, à Tivoli. Avec le livre de Marguerite Yourcenar, on rejouait le style de vie de l'époque, dans les thermes ou le théâtre. Mais la raison pour laquelle ce livre m'a vraiment marqué, c'est parce que j'ai compris que l'on était mortel. Quelle que soit la puissance de l'homme, il peut mourir. Enfant, notre vision de la mort et de la maladie est lointaine. Ce livre m'a aidé à devenir adulte. »

L'écriture, son second souffle

À 79 ans, François-Bernard Michel parachève son vingt-sixième ouvrage. Ancien pneumologue de renommée internationale, il est aussi essayiste, écrivain et poète. Pour se connaître et comprendre l'autre.

Dans dix ans, François-Bernard Michel sera oublié. C'est lui qui le dit : « *Mes écrits sont une petite pierre que j'apporte à l'édifice. Mais ils ne resteront pas. Ils m'auront permis d'approfondir ma connaissance de moi-même.* »

Dans son roman *Judith*, l'enfant montpelliérain qu'il était se souvient de sa jeune voisine juive et de ses parents, déportés et tués. Le seul ouvrage dans lequel le septuagénaire se livre un peu. Car il écrit surtout pour raconter les autres. « *J'ai la conviction que les écrivains ont un rôle à jouer : rappeler à l'ordre, mettre les mains dans le cambouis, aller au-devant des gens. Moi, je suis trop vieux pour ça maintenant* », sourit-il.

Touché par les destins des malades

Son mètre quatre-vingt-dix se déploie, de temps en temps, pour aller chercher quelques ouvrages, dont il souhaite lire à haute voix un extrait. Il se penche au-dessus de trois caquettes en bois, d'où débordent un amoncellement de livres. « *Ça, c'est Proust. Deux ans de travail, le projet est bientôt terminé.* » François-Bernard Michel prend le temps de parler et d'écouter. Être attentif aux malades dont les destins l'ont souvent touché. « *J'ai passé beaucoup de temps avec les asthmatiques. Ce sont des gens bizarres, ils miment la mort.* »

À l'instar des artistes qu'il admire, l'écrivain originaire du Gard est doté d'un "capteur de sensibilité", d'une capacité d'empathie. « *Les malades, ils sont malheureux. Vous avez envie de leur apporter quelque chose. Je ne répare pas les autres pour me réparer moi-même, comme j'entends dire parfois à propos des médecins et de leur envie de soigner.* » Cette envie a construit

sa carrière de pneumologue à Montpellier, entre corps et âme. Deux concepts impossibles à dissocier. « *Je me suis mis en colère lorsque j'ai appris qu'Hélène Mandroux (ancienne maire de Montpellier) projetait de créer une cité du corps humain. Du corps humain... Vous en avez rencontré, vous, des corps dans la rue ? Moi, je vois des gens.* »

« Les écrivains m'ont instruit sur la santé »

Parallèlement à sa profession, François-Bernard Michel a rapidement pris la plume pour explorer les vies de Proust, Van Gogh, Paul Valéry, Beckett... « *Les écrivains m'ont instruit sur la santé* », assure l'actuel membre de l'académie des Beaux-Arts, récitant, presque mot pour mot, la description réalisée par Marcel Proust de son asthme. « *Écrire pour ne rien dire ne m'intéresse pas* », tranche celui qui souhaite « *comprendre l'humain avant tout* ». Une quête évidente pour ce fervent catholique, président du Comité médical international de Lourdes, chargé de valider les miracles qui s'y sont produits. Un pan de sa vie qu'il évoque dans son dernier ouvrage, *À Lourdes, Dieu touche terre*. « *C'est une tâche moquée mais très sérieuse*, assure-t-il. *Chaque année, quarante personnes sollicitent le comité, se disant miraculées. Sur ces quarante cas, dix sont retenus, et deux ou trois valent la peine d'être examinés ensuite. Le processus d'analyse peut durer dix ans.* »

Il en faudra peut-être davantage à l'écrivain pour être oublié. Sa retraite permet à François-Bernard Michel de se pencher au-dessus des caquettes, où dort l'œuvre de Proust. Pour en exalter le génie de l'auteur. Lui redonner un second souffle.



François-Bernard Michel a commencé à écrire dans les années soixante-dix, parallèlement à ses recherches en pneumologie.

L'interview (presque vraie) de François Rabelais

Vous avez commencé des études de médecine à 40 ans. C'était osé...

Petit, j'estoy destiné à devenir prêtre pour servir Nostre Seigneur. Mais j'ai vite troqué le Vieulx Testament pour des encyclopédies. Je voulais amasser le plus de congnoissances possibles. Pis je vins à Montpellier estudier. Et comme j'ayme le bon breuvage... J'ai d'ailleurs souvenance d'une taverne où j'alloys, dès potron-minet, me rincer le museau.

Dans "Gargantua", vous utilisez un lexique médical parfois poussé, comme sphincters, suture sagittale ou cotylédons. Pour partager votre savoir ?

Oui. Je voulois user de moult vocables pour informer les jouvenceux, icelles et icieux qui vouloient en connaistre davantage sur la nature humaine. De la cervelle de Gargantua au panard de Pantagruel, même le vilain a le droit de savoir.

Dans vos romans, avez-vous diagnostiqué la société comme un médecin ?

Vous jouez bien avec les palabres, l'ami. Manuscrit ou science, je mirai le sire et la damoiselle afin de leur octroyer quiétude et jouissance. Pour votre gouverne, j'usai de la même plume d'oie pour les deux labeurs.

Êtes-vous satisfait de voir qu'autant de gens ont « sucé la substantifique moelle », comme vous dites, de vos récits ?

Les flagorneries me seront toujours étrangères. Nonobstant, j'ai ouï dire que les maistres du royaume avoient perdu, cela signifie que les croquants [*les paysans rebelles*] des contrées se sont révoltés contre les fortunés des bourgs. Le Ciel soit loué !



Le livre qui a marqué ma vie...



ANDRÉ GIDE LES NOURRITURES TERRESTRES

Michel Hilaire, conservateur général du patrimoine, directeur du musée Fabre

« Ce livre qui m'est venu à l'esprit, je l'ai découvert à l'adolescence, vers dix-huit ans. Il s'agit des Nourritures terrestres d'André Gide, et plus particulièrement ce passage du premier livre consacré à Nathanaël : « *Je vous ai vus, grands champs baignés de la blancheur de l'aube ; lacs bleus, je me suis baigné dans vos flots - et que chaque caresse de l'air riant m'a fait sourire.* »

À l'époque, j'ai été frappé par le lyrisme de Gide et son ton incantatoire qui est très solaire. Je trouve que son message de ferveur, de célébration de la vie et de l'instant, n'a pas du tout vieilli. Les nourritures terrestres, c'est une leçon de vie.

Une leçon qui peut valoir toute une vie ! »

”

Chaque désir m'a plus enrichi que la possession toujours fausse de l'objet même de mon désir.

ANDRÉ GIDE

“



LA BIBLE

Edwige Lawson, ancienne internationale de basket-ball du Basket Lattes-Montpellier Agglomération

« Je lis la Bible régulièrement, elle m'accompagne à différents moments. C'est aussi le livre qui me guide dans mon quotidien et qui m'a aussi apporté beaucoup dans ma carrière.

En réalité, j'ai été éduquée dans une famille catholique. Je m'en étais un peu éloignée mais vers 26 ans, je l'ai retrouvée à travers une coéquipière américaine quand j'étais aux États-Unis.

C'est à cette période que je me suis replongée dedans et maintenant, ça ne me quitte plus. « *Le Seigneur est mon berger. Je ne manque de rien* », est l'un des psaumes que j'aime le plus. Sans raison particulière. »

Épilogue de vie

Françoise Limiñana s'est inspirée de ses rencontres pour rédiger onze portraits de patients en fin de vie dans *Jusqu'à devenir...* Un exutoire qui a fait du bien à la Montpelliéraine.

Il s'en sont onze. L'une a deux jours, un autre 88 ans. Dans *Jusqu'à devenir...* Françoise Limiñana, médecin en soins palliatifs à domicile à Montpellier, dresse des portraits inspirés de ses patients. « *J'avais besoin de parler, d'écrire ce que je voyais, de façon sensible, avec mes tripes. Ça m'a fait du bien* », affirme-t-elle un an après la publication de son livre. « *Je me suis nourrie de tout ce que j'ai pu vivre pour inventer mes personnages* », précise la Montpelliéraine, qui voulait porter un regard nouveau sur la fin de vie. Arrêts des soins ou euthanasie, les grands enjeux sont abordés, sans toutefois être tranchés dans ce livre mûri pendant deux ans.

Une carte postale pour se libérer

Médecin généraliste de formation, elle a repris ses études il y a six ans afin de se spécialiser dans les soins palliatifs. Elle a axé son mémoire de fin d'étude sur l'écriture sensible, une manière de se dégager de l'écriture fonctionnelle du médecin, purement administrative. Françoise Limiñana a d'ailleurs créé un outil spécifique pour les médecins : la carte postale pallia-plume. « *Le soignant doit décrire les comportements du soigné et rapporter sa parole, mais aussi livrer son ressenti. Ce qui manque actuellement* ». Grâce aux trois questions inscrites sur la carte, les médecins se libèrent de leurs émotions en écrivant. « *Il ne faut pas oublier que nous ne sommes pas des robots*. »



Françoise Limiñana, médecin et amatrice d'art, aime se rendre à des expositions à ses heures perdues.

Jean-François Schved, le livre dans le sang



L'hématologue Jean-François Schved porte parfois un regard critique sur sa profession, « sans être méchant ».

Trois stylos dépassent de la poche de sa blouse blanche. Chef de service du laboratoire central d'hématologie de l'hôpital Saint-Éloi, Jean-François Schved s'est longtemps contenté d'écrits scientifiques, avant de sauter le pas du roman en 2009. Depuis, il a publié trois autres livres qui révèlent chacun l'une de ses facettes. Quatre titres, et d'autres en préparation, qui en disent long sur le médecin installé à Montpellier depuis sa jeunesse. Tour d'horizon de ses oeuvres.

“La dernière gare”

Pour son premier ouvrage, Jean-François Schved s'est inspiré de l'histoire de son père, un Juif hongrois venu en France suivre des études de médecine. Prisonnier de la Seconde Guerre mondiale en Allemagne, il échappe à la mort. Sa famille,

restée en Hongrie, est décimée. « *Trente-six des miens sont morts en 1944* », rapporte-t-il. Aujourd'hui, son livre repose au Mémorial de la Shoah, « *leur tombeau* ».

“Flux sanguin”

Ce recueil d'éditoriaux, liés à sa vie de médecin, témoigne du caractère de l'homme. Dévoué à son métier mais critique, « *sans être méchant* ». Les « *cris et les chuchotements* » d'un médecin, entre politique, progrès et déboires.

“Moi et mon crabe”

« *Mon seul roman de fiction pure* », confie Jean-François Schved. Il s'est inspiré de ses rencontres avec des patients atteints de cancer. « *Ce qui est écrit, je l'ai vu, je l'ai entendu*. » Il aborde aussi la question du sens des mots dans le milieu

médical. Très attaché aux valeurs humanistes, il défend le rôle social du médecin. Pour le bien de la profession.

“Le sang - Croyances, tabous et religions”

L'hématologue partage ses connaissances. Fils d'un médecin de campagne du Loiret, Jean-François Schved s'est lancé dans cette discipline pour deux raisons : la rigueur et le mystère. Qu'il lève page après page.

Et les prochains ?

Grand voyageur, il a rédigé un roman, en attente d'un éditeur. L'action se déroule en Grèce, « *sa seconde patrie* », où il part en vacances chaque année. Il a aussi pour projet l'écriture de deux pièces de théâtre. À 64 ans, il approche doucement de la retraite. Sans se faire un sang d'encre.



LEONARDO PADURA L'HOMME QUI AIMAIT LES CHIENS

Gérard Lorimy, président de l'association des donneurs de voix de Montpellier.

« Ce livre est plus qu'un polar. J'étais récemment à Cuba, là où réside l'auteur, un maître du polar qui a laissé de côté son enquêteur fétiche, Mario Conde, pour cet ouvrage. Ce roman m'a marqué : il réunit à la fois les trajectoires de Trotski, de son assassin, Ramón Mercader, et d'Ivan, un écrivain. Ce dernier rencontre, en 1977, un homme à la silhouette mystérieuse accompagné de ses lévriers russes, sur une plage de La Havane. Après plusieurs confidences, Ivan découvre dans son enquête, qu'il s'agit du tueur de Trotski. À partir de ces trois personnages, Leonardo Padura arrive à ne former qu'une seule et même histoire passionnante. »

Le mensonge le plus grossier, dit et répété maintes fois sans que personne ne le démente, finit par se transformer en vérité.

LEONARDO PADURA



J.R.R TOLKIEN LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

Mathieu Vincent-Jurie, libraire chez Planètes Interdites.

« J'ai lu *Le seigneur des anneaux* au collège, en 5^e, ça m'a littéralement scotché. C'était une espèce de drogue. Je ne faisais plus rien en cours, je n'avais qu'une hâte, c'était de rentrer le soir pour me plonger dedans. Le style d'écriture est magnifique. Je suis fasciné par toute la richesse de l'univers créé. Chaque détail compte, c'est comme lire un bouquin d'Histoire. J'étais déjà un gros lecteur mais ça m'a fait trouver mon genre favori. J'ai eu envie de découvrir la littérature imaginaire à ce moment-là. Cette saga est pour moi une révélation, tant personnelle que professionnelle car c'est comme ça que j'ai trouvé ma vocation de libraire dans l'*heroic fantasy*. »

12 lire fait du bien...

Flâneries littéraires

C'est parti pour une balade en centre-ville de Montpellier au rythme de la littérature. À chaque lieu son atmosphère, à chaque décor son genre. Pause café ou détente en extérieur, la ville regorge d'endroits où prendre du plaisir avec un livre. Onze instants dans la vie d'un lecteur...

10 h Matinée scandinave

Rue de l'Ancien courrier, le café *Nook* propose un petit coin de Scandinavie pour un petit déjeuner cosy et littéraire. Installez-vous dans un des divans confortables de l'établissement, lové devant les étagères de livres proposés par la patronne des lieux.

2, rue de l'Ancien courrier.

12 h

Une petite tour et puis s'en va

La tour de la Babote Laiguisse les appétits littéraires. La construction médiévale tient lieu de décor parfait au romanesque. Yves Desmazes ne s'y est d'ailleurs pas trompé et a fait de l'ancien observatoire d'astronomie le héros de son ouvrage : *Le vaisseau céleste*. Théâtre d'une enquête policière tortueuse, le patio et ses nombreuses terrasses installées à l'abri des murs fortifiés font aujourd'hui de ce lieu un refuge idéal pour vous plonger dans la lecture.

Tour de la Babote - Le vaisseau céleste, Yves Desmazes, Éditions 3D, 2013.



Au fil de l'eau

C'est Louis XIV qui fit relier Lattes à Montpellier, via le Lez. Cette ancienne route fluviale est aujourd'hui dédiée à la détente. Les promeneurs ont remplacé les mariniers et les bateaux de marchandises. Calés sur le rythme de Lez, les pieds dans l'herbe, appréciez la lecture du Guide secret de Montpellier et de ses environs par Myriem Lahidely. Quelques pages pour attiser votre envie de découverte et vous donner une bonne raison de quitter le bord de l'eau pour les rues de la vieille ville. **Rives du Lez - Guide secret de Montpellier et de ses environs,** Myriem Lahidely, Ouest-France, 2012

11 h



16 h Balade bucolique

Au jardin des Plantes, on s'évade au cœur des bosquets aromatiques avec *Amants, heureux amants* de Valéry Larbaud. Prenez-vous pour Inga et redécouvrez les allées de ce parc historique. On respire au milieu des arbres centenaires et des serres truffées de plantes exotiques. Et on se prend au jeu des errements littéraires d'un jeune Parisien du XX^e siècle, nostalgique de l'amour. **Boulevard Henri-IV - Amants, heureux amants,** Valéry Larbaud, Gallimard, 1921.



Tea time

Le tea time a sonné, rue du Bras de Fer. Reconnaisable à sa devanture verte et ses petits paniers en osier, *Le Bookshop* est le rendez-vous des amoureux de littérature anglaise, en langue originale, bien entendu. Laissez-vous séduire par les *cupcakes*, pour une pause lecture à l'extérieur, ou à l'abri des voûtes historiques de son sous-sol. Ce salon de thé-librairie est idéal pour découvrir *Montpellier*, un livre photo de Jean du Boisberranger. Les textes signés Marie Susplugas sont en langue de Shakespeare. **8, rue du Bras de Fer - Montpellier,** photos Jean du Boisberranger, textes Marie Susplugas, Alcide, 2014.

17 h



14 h

Aux origines de la médecine

Dans la bibliothèque de la faculté de médecine, le livre - ancien de préférence - se dévore en silence. Les étudiants s'alignent comme les rangées de livres sur les vieilles étagères. Changement d'ambiance dans la salle de lecture des fonds anciens. À l'abri des regards, mettez la main, au sens figuré, sur des manuscrits du Moyen-Âge, des incunables ou autres volumes antérieurs à 1800, dont le plus vieux livre de la ville, *Le psautier*, un manuscrit mérovingien daté du VIII^e siècle. **2, rue de l'École de médecine.**

15 h

Japan fever

Le *Jinja manga* dissimule bien ses trésors. Il faut emprunter plusieurs escaliers, passer devant des fresques japonaises, avant d'atteindre une cave qui dévoile une collection impressionnante de mangas. Bien installé dans un des nombreux fauteuils du coin lecture, on peut s'imaginer en protagoniste de *Dreamland* du Montpelliérain Reno Lemaire. Le personnage principal va au lycée Jules-Guesde et évolue dans les lieux et décors de la ville. Ou comment voyager en s'enfonçant dans les caves de l'Écusson. **10, rue du Bras de fer - Dreamland, Reno Lemaire, Pika édition, 2013.**

19 h



Varié les plaisirs

Pour changer des romans, misez sur la littérature érotique. Direction *Lilou plaisir*, place Saint-Côme avec, au choix, romans suaves ou guides pratiques. Accompagnée volontiers d'accessoires colorés et des cadeaux amusants, la lecture peut être aussi lascive et lubrique. Usage privé conseillé. **9, place Saint-Côme.**

20 h

Tribulations ferrées

À la gare, un célèbre détective escorte le voyageur. Dans le roman *Nestor Burma revient au bercail*, Léo Malet ramène son héros dans sa ville natale. De la rue du Bras de Fer à Prades-le-Lez, enquêtez dans la ville pour retrouver une petite fille disparue. **Place Auguste-Gibert - Nestor Burma revient au bercail, Léo Malet, 1967.**

21 h

Café-concept

La pause détente se réinvente au *Gazette Café*. Au rez-de-chaussée, partagez un moment de bien-être autour d'une planche apéro bio, au bar ou installés dans les canapés, le tout accompagné d'un bon livre. Pour combler votre appétit littéraire, direction la mezzanine et ses grandes bibliothèques. **6, rue Levat.**

22 h

En quête littéraire

Dans les rues de l'Écusson, jouez les Sherlock Holmes et partez à la recherche d'une Anglaise disparue. Sir Arthur Conan Doyle dessine un Montpellier noir, avec *La disparition de Lady Frances Carfax*. Un livre pour explorer la ville et ses passages mystérieux au début du XX^e siècle, réservé aux amateurs de polars. **Quartier de l'Écusson - La disparition de Lady Frances Carfax, dans le recueil Son dernier coup d'archet, Arthur Conan Doyle, Livre de poche, 1911.**

14 lire fait du bien...

Au milieu de l'une des plus grandes librairies de France, les clients n'achètent pas seulement des livres. Ils viennent prendre conseil auprès des libraires, comme un malade le ferait auprès de son pharmacien. Autour d'échanges, les professionnels prescrivent la bonne ordonnance pour offrir aux lecteurs les meilleurs soins littéraires.



Dans les très larges locaux de Sauramps, quarante-trois libraires sont disponibles pour conseiller les clients.

Se balader dans Sauramps, place de la Comédie à Montpellier, ouvre l'appétit. Déambuler entre les rayons, les palettes de livres au sol et l'empilement d'ouvrages au mur donne envie de lire. D'autres auront le tournis dans des locaux aussi spacieux (1400 m²). L'ambiance, très feutrée, mêle le plaisant silence d'une bibliothèque avec la vie d'une officine. Pour ne pas s'y perdre dans les millions de pages et de mots de ces six étages, une quarantaine de libraires guident les lecteurs. « L'échange avec les clients, c'est le sel de ce métier », sourit Yann, du rayon littérature. Chaque jour, avant de prodiguer leurs conseils, les prescripteurs effectuent en amont un travail d'approvisionnement, de lecture et de rangement. Les ouvrages commandés sont d'abord réceptionnés à Mauguio, à moins de quinze kilomètres de la boutique, pour ensuite arriver en centre-ville au rythme de trois livraisons par jour.

Des prescriptions pour les lecteurs

Vient alors le « rôle consultatif auprès des clients », comme l'explique Géraldine, en charge du très coloré rayon bandes-dessinées. « On fonctionne par affinités, et dans la journée, on regarde entre trente et quarante-cinq minutes les BD pour définir si elle sont bien faites », ajoute son collègue Stéphane.

Yann, lui, se plonge dans la lecture pendant quatre-vingt-dix minutes le matin avant d'arriver à son poste. Il pense à ce qu'il pourra proposer à ses habitués, à l'instar d'un médecin de famille. Une consultation de plus en plus recherchée puisque selon lui « on conseillait moins il y a vingt ou trente ans ». Son rôle, avec ses collègues, reste « d'aider à s'y retrouver dans la forêt de l'édition ». Quotidiennement, les libraires lisent plusieurs heures même si cela n'est « jamais assez », regrette Olivier, le spécialiste science-fiction et polar, qui aspire toujours à « promouvoir le travail d'un éditeur ». Quand un ouvrage plaît, le libraire le met en avant pour le partager. « Quand j'aime un livre, je suis dans le militantisme », plaisante-t-il.

Question de dosage

L'agencement des 1 500 rayons est affaire de dosage. Très souvent, les sorties médiatiques comme le *Trône de fer* en science-fiction, *Blake et Mortimer* en BD ou Michel Onfray en philosophie sont mises de côté. Elles se vendront avec ou sans conseil. La lecture se fera alors plus tard, par curiosité ou gourmandise. En attendant, ils mettent l'accent sur des livres à l'aura plus confidentielle.

Cette proximité avec les amoureux du livre, Cyril, qui officie aux sciences humaines, espère la conserver. « On a la confiance de

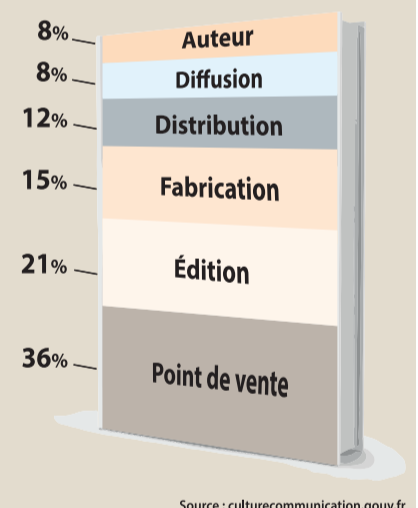
la direction, qui nous offre une totale indépendance dans notre sélection », se réjouit-il devant ses quatre palettes de livres, reçues le matin même. Ce boulimique de lecture en rangera très vite certains sur sa table « coup de cœur », devant l'entrée.

La librairie demeure un espace de mémoire où s'enregistrent les mouvements de la société. Avec environ 135 000 titres sur les étagères, on peut donc traiter toutes les affections de la littérature et du savoir. « Je suis ouvert à la critique, à l'affût de l'actualité et prêt à apprendre des mes clients, souligne Cyril. Il n'y a pas de censure, sauf si ça tombe sous le coup de la loi. » Il a en stock quelques livres d'Alain Soral. Quand un lecteur l'interroge sur ce personnage trouble, tel un bon docteur, il entame toujours le dialogue pour lui proposer un autre traitement, « l'aiguiller vers des lectures similaires, qui seront, selon lui, plus intéressantes. »

L'initiative peut aussi venir d'une volonté personnelle comme en janvier dernier, après les attentats. Cyril a eu l'idée de ressortir *Conscience contre violence* de Stefan Zweig. En 2013 et 2014, Sauramps en avait vendu moins de dix ; en 2015, placé en caisse et sur une table spéciale Charlie, plus de deux cents exemplaires ont déjà trouvé un lecteur. Un plaisir contagieux.

À qui profite le livre ?

Le prix d'un ouvrage est divisé en six parts, redistribuées aux différents acteurs du livre. La rémunération de l'auteur peut varier en fonction de sa notoriété et de l'éditeur.



Source : culturecommunication.gouv.fr

Le livre qui a marqué ma vie...



ANTONIN ARTAUD HÉLIOGABALE

Joëlle Wintrebert
écrivain

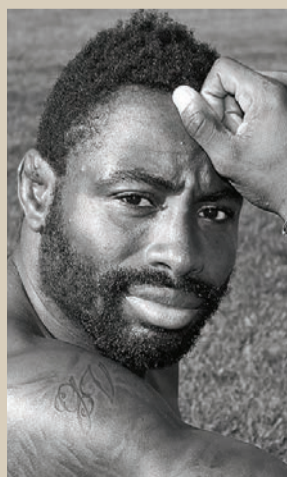
« À la sortie de l'adolescence, à 18 ans, j'ai découvert Antonin Artaud avec *Héliogabale* ou *L'anarchiste couronné*. Un auteur qui s'empare de l'Histoire avec autant de précisions, mêlant cruauté et "crudité", je n'avais jamais lu cela avant. Cet ouvrage met en scène une figure oubliée de l'Histoire, l'empereur romain Héliogabale, couronné à quatorze ans, dans un contexte de décadence. Les femmes sont importantes dans son règne. Il fait entrer notamment sa mère au Sénat, ce qui crée un véritable scandale. Artaud interroge le thème des genres, mêlant masculin et féminin. Pour la jeune féministe que j'étais à l'époque et que je suis toujours, ce fut un déclencheur. »

”

Je joue au tennis pour vivre, même si je déteste le tennis.

ANDRÉ AGASSI

“



ANDRÉ AGASSI OPEN

Fulgence Ouedraogo
capitaine du Montpellier Hérault rugby

« J'ai dévoré ce livre durant la Coupe du monde de rugby de 2011, en Nouvelle-Zélande. C'est la mère de François Trinh-Duc (ouvreur de l'équipe) qui me l'a offert avant la compétition. C'était une manière de s'évader un peu. À la base, je ne suis pas fan de tennis, mais j'admire la carrière d'André Agassi. Il s'est livré sans détour, au travers de son autobiographie touchante, sur ses déboires, ses périodes difficiles, la drogue. Malgré tout ça, il est devenu un grand champion. De l'extérieur, on voit ses victoires et, ses défaites et avec ce livre, on comprend mieux la manière dont il ressentait les choses. Il a aussi vécu une enfance difficile, avec un père qui l'a trop poussé, jusqu'à détester le tennis. »

Indigène émancipé

Les éditions Indigène ont basculé dans une autre dimension en 2010. Cette année-là, Sylvie Crossman et Jean-Pierre Barou publient *Indignez-vous!*, de Stéphane Hessel. Plus de quatre millions d'exemplaires vendus plus tard, la vie n'est plus tout à fait la même.



Sylvie Crossman et Jean-Pierre Barou dans leur bureau, situé sous les combles de leur maison.

En bientôt vingt ans, rien n'a changé, ou presque au 2, impasse Jules-Guesde. Sylvie Crossman, souriante, ouvre la porte et invite le visiteur à découvrir sa demeure, qui est aussi le siège d'Indigène Éditions depuis sa fondation en 1996. Sous les combles, au deuxième étage de la maison, Jean-Pierre Barou, mari de Sylvie et co-fondateur d'Indigène, travaille sur le prochain livre de la collection créée en 2009, *Ceux qui marchent contre le vent*.

Des collaborateurs augmentés

« C'est le mouvement espagnol Podemos qui nous a sollicités pour leur éditer un livre », rappelle Sylvie Crossman. Le couple a accepté, bien sûr. Une continuité pour ceux qui ont publié, il y a plus de quatre ans, *Indignez-vous!* de Stéphane Hessel. Le fascicule de 32 pages a fait basculer Indigène dans une nouvelle dimension. « Le livre nous a offert

une visibilité extraordinaire. Pour faire parler de nous dans la presse, on n'a plus besoin de faire des pieds et des mains », se réjouit Sylvie. D'un point de vue financier, le couple est évasif quant à la somme d'argent gagnée avec le livre * de Stéphane Hessel. Mais admet que les choses sont désormais plus confortables. « Cela nous a permis de mieux payer nos collaborateurs de toujours : graphistes, imprimeurs, comptables... On a plus de sécurité qu'avant, lorsque nous finançons les éditions grâce à nos activités d'écrivains. Auparavant, je me payais au smic pendant que Jean-Pierre, en tant que gérant, ne percevait aucun revenu d'Indigène. On a également donné une grande partie des bénéfices à des associations, à la demande de Stéphane Hessel, qui ne voulait pas de droits d'auteur. » Ainsi, 100 000 euros ont été versés au Tribunal Russell sur la Palestine. Pas du goût de tout le monde. « On nous a parfois menacés sur des

salons », admet Sylvie. « Certaines maisons d'édition ont également dénigré notre travail sur le livre de Stéphane Hessel. »

Cohérence éditoriale

Des détails pour « ce couple de vrais militants », dixit Claude Neuschwander, ancien ami de Stéphane Hessel et auteur de *La gauche sans le PS*, une suite d'*Indignez-vous!*, « écrite à la demande de Stéphane Hessel lui-même ».

« Il y a de la jalousie chez quelques éditeurs. Mais le succès du livre, c'est un peu le nôtre. Celui d'une petite maison d'édition qui garde une cohérence éditoriale », plaide Sylvie Crossman. À l'époque, le PDG de Seuil, Olivier Bétourné, affirmait que seul Indigène avait la « crédibilité » nécessaire pour éditer un tel document. « Cela aurait voulu dire quoi, Indignez-vous! produit par la maison Lagardère? Indignez-vous contre nous? » Cette constance a d'ailleurs valu aux autres livres d'Indigène de bénéficier de l'effet *Indignez-vous!* « Il y a plein d'autres livres qui se sont revendus, notamment les fascicules de la collection *Ceux qui marchent contre le vent*. »

Ken Loach et Abd Al Malik

Depuis 2010, d'autres essais courts sont venus enrichir la collection. Avec pour auteurs quelques noms bien connus : le chanteur Abd Al Malik, ou encore le réalisateur Ken Loach. Des artistes qui revendiquent eux aussi leur engagement militant. « C'est notre avantage, désormais. Quand on a envie de faire quelque chose, de travailler avec quelqu'un, on le fait. » Pourtant, Indigène publie moins qu'avant. « On édite cinq petits ouvrages comme *Indignez-vous!* par an, plus un gros livre. » Jean-Pierre et Sylvie ont même indiqué sur leur site web qu'il était inutile de leur envoyer des manuscrits à l'heure actuelle. « Les demandes affluaient de partout à un moment », s'excuse presque Sylvie. Signe que ceux qui marchent contre le vent l'ont aussi en poupe.

* D'après nos calculs, sur la base de cinq millions d'exemplaires vendus à trois euros pièce, Indigène Éditions aurait engrangé entre deux et trois millions d'euros.



L'occitan voit la lumière du Jorn*

Créées en 1981, les éditions Jorn sont une des structures qui permettent à la poésie occitane de vivre. Une aubaine pour les deux millions d'occitanophones en France.

Médée, Élena, ou encore Lo Paisatge Endemic: ces titres figurent parmi les best-sellers de la poésie occitane. Leurs auteurs, Max Rouquette, Bernard Manciet et Philippe Gardy, sont des grands noms du genre. « Nous avons publié ces ouvrages à environ 1 000 exemplaires. Ils sont épuisés », explique Jean-Claude Forêt, président des éditions Jorn depuis vingt ans. Installée à Montpeyroux, non loin de Montpellier, Jorn offre une vitrine aux auteurs de langue d'oc. « Il y avait une demande de poètes pour qui le milieu de l'édition était fermé », confirme Jean-Claude Forêt, lui-même auteur et ancien professeur de littérature occitane à l'université Paul-Valéry. Jorn publie deux œuvres par an, en version franco-occitane. « Nous pourrions en imprimer plus, mais nous exigeons de la qualité. Quitte à en refuser beaucoup. » La plupart des nouveaux poètes édités par Jean-Claude Forêt et ses acolytes Philippe Gardy et Jean-Claude Creissac, il les connaît. « Ils ont été mes étudiants », sourit-il. Maëlle Dupon et Sylvan Chabaud sont deux représentants de cette nouvelle génération. « Un ouvrage nous coûtant entre 2 000 et 3 000 euros, le seuil de rentabilité est à 200 ventes environ. On le dépasse toujours à long terme. Et cela finance de nouvelles impressions... » Un gage de continuité pour les poètes d'ici.

* "Jorn" signifie "jour" en occitan.



JEAN CARRIÈRE L'ÉPÉRIER DE MAHEUX

Roland Jolivet
auteur de livres sur Montpellier et ses environs

« Je l'ai lu plusieurs fois. Aussitôt, je suis à nouveau transporté sur les hauteurs belles et rudes des Cévennes. Je partage l'acharnement de ce paysan enraciné dans sa terre, qui lutte pour survivre contre une nature hostile. Je revois ce Cévenol creusant inlassablement un puits qui finira par l'anéantir, tandis qu'au-dessus de sa tête tournoie un épervier qui l'ensorcèle. L'histoire de cet homme en quête de l'impossible, évoluant dans des paysages décrits admirablement par Jean Carrière, est ancrée à tout jamais dans ma mémoire. J'ai découvert ce livre lors de sa parution en 1972. Je n'ai pas dû être le seul à l'apprécier puisqu'il a obtenu le prix Goncourt. »

Comme s'il ne vaut pas mieux manger un fruit sauvage assis devant sa porte et en étant un homme libre, que de se nourrir de langoustes en prison

JEAN CARRIÈRE

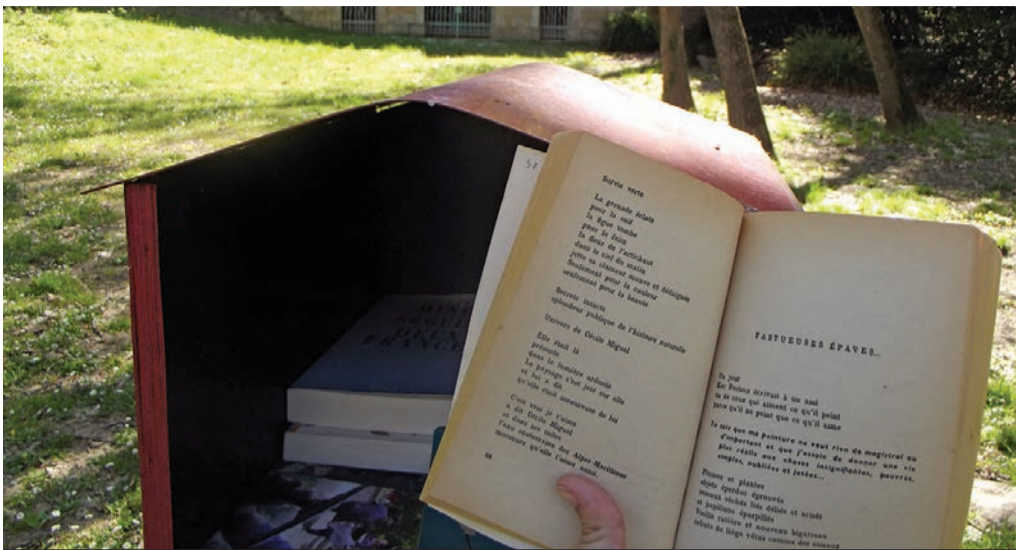


MALALA YOUSAFZAI MOI, MALALA, JE LUTTE POUR L'ÉDUCATION ET JE RÉSISTE AUX TALIBANS

Marit Van Kalleveen
co-gérante de la librairie Le Bookshop

« Via le cercle littéraire dont je fais partie, j'ai découvert l'autobiographie de Malala Yousafzai, prix Nobel de la paix 2014. Son témoignage sur la société patriarcale pakistanaise m'inspire. Le plus marquant, c'est la relation qu'elle entretient avec son père. Il la soutient et la pousse dans ce combat pour la liberté de la femme, qu'elle mène depuis ses onze ans. Aujourd'hui, elle en a dix-sept. Quand je vois ce qu'elle a accompli dans la lutte pour l'éducation des filles et contre les talibans, avant même sa majorité, je relativise vraiment le courage et la volonté qu'on peut avoir. »

16 lire fait du bien...



Dans les boîtes à lire, on retrouve de la poésie, des romans, des magazines, déposés par les habitants de Jacou ou par la bibliothécaire Ysabelle Monier.

Bouquins en boîte

À Jacou, la littérature se partage au quotidien depuis 2013. À l'initiative de la bibliothèque municipale Michèle Jennepin, des boîtes à lire fleurissent dans la ville pour le plus grand plaisir des lecteurs, qui profitent d'un projet unique dans la région. Le principe : une petite structure en bois, croisement entre la boîte aux lettres et le nichoir, où chacun peut déposer un livre à partager.

Magazines, romans, journaux... Les habitants peuvent récupérer des ouvrages en libre-service dans des boîtes et les approvisionner s'ils le désirent. Aujourd'hui, il en existe six et une autre devrait être installée devant le collège. « On offre aux livres une seconde vie. Au lieu de les jeter ou de les apporter à Emmaüs, ils passent entre différentes mains, ils sont emportés par les gens et réapparaissent parfois dans un autre lieu », explique Ysabelle Monier, responsable du projet à la bibliothèque. L'initiative est très répandue aux États-Unis, où les boîtes à lire sont particulièrement élégantes : « Les nôtres sont très basiques pour l'instant, mais ça fonctionne bien, on va juste les customiser un peu plus. » Les boîtes sont disposées dans des lieux stratégiques avec des vocations différentes : la station de tram, le parc Bocaud, l'école Condorcet, la MJC... « Au tram, elle est

rapidement vide car beaucoup de personnes prennent un livre pour leur trajet. Dans le parc, c'est plus calme l'hiver. Devant l'école, on a mis deux boîtes, dont une à la hauteur des petits. »

Dépanner les lecteurs

Du côté de la mairie, proche des jeux d'enfants, la bibliothécaire dépose des magazines de psychologie, des romans pour les parents. Dominique Oudard, une habitante, a choisi de parcourir le prix Goncourt 1974, *La dentellière* de Pascal Lainé, en gardant un œil sur ses petites filles juchées sur un tourniquet : « Le titre du livre me parle, s'il est bien je vais le ramener chez moi et j'en poserai un autre la prochaine fois. » Polars, poésie, albums jeunesse, il y en a pour tous les goûts. Selon Ysabelle Monier, « ce sont souvent des livres qu'on nous a donné directement à la bibliothèque et que l'on a en double. D'autres proviennent de par-

ticuliers anonymes. On a un fan de la série *San-Antonio*, par exemple qui en sème un peu partout. » Ce système permet également de dépanner certains usagers quand la bibliothèque est fermée. « Une grand-mère m'a expliqué qu'elle s'était servie plusieurs fois pendant les vacances, pour s'occuper », sourit Ysabelle.

Surprises et partage

Les boîtes ont un rôle social, elles permettent à des personnes qui n'ont pas le réflexe d'aller à la bibliothèque d'avoir accès à des œuvres très différentes, et ainsi, de participer à la vie du village. « Elles n'ont jamais été dégradées, il y a un certain respect autour du livre. » Dans le parc Bocaud, la boîte à lire se dresse au milieu d'une clairière. Sur un banc, Nicole et Josette, 84 et 85 ans, profitent de l'initiative : « Ça nous arrive très souvent de prendre un bouquin ici. On a fait de belles découvertes et ça permet aussi, après, d'en discuter entre copines. » Les installations peuvent en effet dévoiler quelques surprises : « Une fois, j'y ai trouvé un livre dans une vieille édition que j'adorais quand j'étais jeune. Je me suis jetée dessus, je l'ai toujours », raconte Ysabelle Monier avant d'ajouter : « Sinon, on a aussi les témoignages de Jehovah qui déposent régulièrement leurs prospectus. Mais je les enlève. »

Livr'aison à domicile

« Le portage de livres à domicile est un service plus social que culturel. » Gilles Gudin de Vallerin est directeur du réseau des médiathèques de Montpellier Méditerranée métropole. Il a mis en place avec ses équipes un système de portage à domicile de livres. « Cela s'adresse aux seniors ou à des handicapés qui ne peuvent pas se rendre sur place. On a remarqué que certains habitués ne venaient plus et on a donc décidé de leur rendre les choses plus faciles. » Cette initiative a vu le jour en 2006, à Pignan, puis s'est exportée à Pérols en 2014. Elle vient de s'installer à la médiathèque Shakespeare dans le quartier du petit Bard, à Montpellier. Une dizaine de lecteurs en bénéficient pour l'instant.



Les livraisons ont lieu le vendredi. © Montpellier Méditerranée métropole

Ils peuvent emprunter huit ouvrages pour une durée de huit semaines. Ces livraisons ont lieu le vendredi, mais elles sont surtout l'occasion d'échanges entre bibliothécaires et lecteurs : « C'est un vrai service de proximité pour lutter contre l'isolement de ces personnes, leur permettre de continuer à lire, mais aussi discuter de leurs lectures. Cela demande donc beaucoup de disponibilité de la part du personnel. Ils doivent faire presque deux métiers différents », explique Gilles Gudin de Vallerin. Cette initiative a vocation à se développer dans d'autres médiathèques du réseau.

Le livre qui a marqué ma vie...



ÉDOUARD LOUIS
EN FINIR AVEC EDDY BELLEGUEULE
Nicolas Noguier, président du Refuge

« J'ai un peu de mal parfois avec les livres catalogués comme des grands succès, mais celui-ci est écrit avec justesse et pudeur, et sans esprit de vengeance. Ce livre, proche de l'autobiographie, raconte le parcours d'Eddy Bellegueule originaire d'un milieu rural, en Picardie. C'est un récit d'apprentissage, celui d'un jeune homme qui se sent incompris et qui est humilié à cause de son homosexualité. Cet ouvrage ne peut pas laisser indifférent, il est bouleversant. J'ai apprécié qu'il soit super réaliste, il nous révèle la société telle qu'elle est. Quand on sait que l'auteur a 21 ans, c'est fou d'avoir écrit un si grand livre à un si jeune âge ! »



De mon enfance je n'ai aucun souvenir heureux.

ÉDOUARD LOUIS



ALBERT COHEN
BELLE DU SEIGNEUR
Nath Sakura, photographe et artiste

« Ce livre est un des chefs-d'œuvre de la littérature du XX^e siècle. Une vraie histoire d'amour et de passion qui se déroule pendant la Seconde Guerre mondiale. Le jeune homme, qui est très beau, veut être aimé pour ce qu'il est, et se déguise donc en vieillard pour séduire la femme qu'il aime. Évidemment, il se fait éconduire et décide donc de faire de la jeune fille son objet. Ça finit très mal. J'ai lu ce livre pendant mes études et ça a beaucoup joué dans mes rapports aux autres et dans ma pratique artistique. Mon but est de découvrir les vrais sentiments et de travailler sur la notion de beauté. 99% de ce que nous sommes est défini par notre entourage, notre éducation. Il s'agit alors de savoir qui on est vraiment. Je possède le livre en trois éditions, annotées. »

Benjamins media : du livre sonore "cousu main"

Des livres jeunesse sonores pour tous les enfants, voyants ou non. Ce projet, initié en 1989, par une animatrice radio sensibilisée à l'accessibilité de la littérature enfantine aux jeunes aveugles, a été développé par Sophie et Rudy Martel. Couple dans la vie comme à l'édition, ils sont accompagnés de Ludovic Rocca, réalisateur sonore. Leur originalité ? Faire du livre "cousu main" en partie par les enfants pour les enfants.

Juste le temps de déposer son cartable et d'avaler un goûter et Bérénger, le fils de Sophie et Rudy, est déjà prêt pour l'enregistrement au studio de Benjamins media, rue de l'École de médecine. De l'autre côté de la porte de la cabine insonorisée, l'écolier s'assoit confortablement sur un coussin, à même le sol. En face de lui, micro en main et casque sur les oreilles, Ludovic Rocca, réalisateur sonore, lui donne le ton : « Dis le bien fort, encore plus étonné ». « Deux oiseaux, deux pompons », répète, avec aisance, le donneur de voix de sept ans. Et s'il bute sur quelques mots en anglais, l'enfant garde son calme. L'enregistrement ne dure que trente minutes, mais ce n'est que la première étape d'un travail minutieux, avant le dérushage,

le montage et le pressage du CD fourni avec le livre. Ce support sonore permet aux enfants qui n'ont pas accès à la lecture, de lire autrement. « Un livre sur quatre est vendu en braille, explique Rudy. Pour chaque titre, nous proposons une version adaptée à la déficience visuelle (braille intégral et gros caractères). »

Un livre adapté à tous

Un livre numérique - dans lequel l'histoire est filmée en langue des signes - est également disponible sur Apple store pour les sourds et malentendants. Un modèle unique en Europe. « Des éditeurs proposent ponctuellement ces supports, mais ils ne le font pas sur toute leur ligne éditoriale, puisque ce n'est pas une démarche rentable », poursuit l'ancien animateur radio. Le livre sonore est aussi un objet

adapté à tous les lecteurs. « L'enfant veut lire ce qu'il écoute et cherche à comprendre le texte grâce aux sons. »

« De la littérature-plaisir »

Ce qui démarque Benjamins media, c'est d'avoir des histoires originales et des vraies voix d'enfants, contrairement à la plupart des livres jeunesse. « Les petits aiment entendre des voix qui pourraient être celles de leurs copains ou frères et sœurs », assure Ludovic. Que ce soit pour le choix du texte, celui de l'illustrateur, du comédien ou pour la mise en forme sonore et la charte graphique, « nous faisons du cousu main pour les enfants », précise Rudy.

Cette idée se retrouve jusque sur la couverture des livres, illustrée par des points de "couture", des ciseaux ou un échantillon de



Bérénger Martel, 7 ans, ici avec Ludovic Rocca, réalisateur sonore, a enregistré les répliques de Pompon, le nouvel album d'éveil musical de l'éditeur à paraître le 4 juin*.

tissu. Et par des "tailles" : S pour les zéro-trois ans ; M pour les trois-six ans et L pour les bons lecteurs.

Un véritable travail d'orfèvre pour que les enfants passent du bon temps, mais pas seulement. « Nous éditons de la littérature-plaisir, mais porteuse de sens », assure l'éditeur.

Des histoires légères en apparence, avec des thèmes profonds

en toile de fond, comme l'amitié, la quête d'identité, la famille monoparentale, etc. Où les petits sont éveillés par les musiques inédites comme le jazz manouche ou la musique indienne. Pour Rudy Martel, « l'idée est de rendre les enfants plus ouverts sur le monde. »

*À l'occasion du festival du livre de "Croq' les mots, marmot !" dans la Mayenne. www.benjamins-media.org



Jacqueline Appell pose sa voix depuis une dizaine d'années pour permettre aux audio-lecteurs de profiter de la lecture.

Donner la voix pour les audio-lecteurs

« Je suis atteinte d'albinisme et d'une hypersensibilité à la lumière. Avec une acuité visuelle de 0,05 sur 10, je suis obligée de lire avec une loupe. » Pourtant, Laura Simonnet adore la lecture. Déficiante visuelle, cette étudiante montpelliéraine a connu l'association des Donneurs de voix via Internet et s'est inscrite à la bibliothèque sonore de Montpellier en tant qu'audio-lectrice. « Écouter des livres est très pratique, c'est moins fatigant que d'utiliser un télé-agrandisseur chez moi. » Depuis 1980, des bénévoles se regroupent dans cette bibliothèque, située au 44, rue Estelle.

Ils sont actuellement une vingtaine à donner de leur voix, pour faire partager leur amour des livres à deux-cent-cin-

quante audio-lecteurs : des personnes non-voyantes, malvoyantes ou atteintes d'un handicap. Elles doivent justifier, avec un certificat médical ou une carte de handicap, leur incapacité à lire.

« Ne plus pouvoir lire est une désolation »

« J'avais envie de donner de mon temps pour permettre à des personnes malvoyantes de lire », explique Jacqueline Appell, retraitée et donneuse de voix depuis près de dix ans. « Ne plus pouvoir lire est une désolation. » Selon cette bénévole, il faut six à sept heures pour enregistrer correctement un livre de trois cents pages. « Après, il y a un long travail de vérification, d'écoute des fichiers audio et de montage. On fait

tout de chez soi, puis on transfère les fichiers et CD gravés à la bibliothèque. D'autres bénévoles les valident pour les inscrire dans un serveur national. »

Créée en 1972, l'association des Donneurs de voix (ADV), reconnue d'utilité publique en 1977, gère cent-vingt bibliothèques sonores et plus de quatre mille cinq cents membres actifs.

Le serveur, lancé il y a trois ans, regroupe des dizaines de milliers d'ouvrages et revues enregistrés. L'ADV est autorisée à enregistrer n'importe quel ouvrage publié en France sans payer de droits, ni demander d'autorisation, grâce à une exemption des droits d'auteur.

Permanences mercredi et vendredi, de 14h30 à 17 heures.

Tél. 04 67 58 37 60.



FRANÇOISE SAGAN BONJOUR TRISTESSE

Francis Zamponi
journaliste et écrivain

« J'ai choisi *Bonjour tristesse*, de Françoise Sagan. Je l'ai lu à seize ans, l'âge de l'héroïne du roman. L'auteur avait 18 ans quand elle l'a écrit. Ce roman parle d'une adolescente qui rate son bac, qui s'interroge sur sa vie au moment des vacances. Ce roman m'a marqué car il traite de sujets forts pour l'adolescent que j'étais : le problème de la fac, les questions de sexualité, la vision du monde, les adultes. Ce n'est pas un chef-d'œuvre littéraire mais il était classé scandaleux à l'époque. Ce n'est pas les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Aujourd'hui, il n'a plus la même connotation, mais cet aspect de transgression, de liberté de l'époque m'a marqué. »

”

Le péché est la seule note de couleur qui subsiste dans le monde moderne.

FRANÇOISE SAGAN

“



YVES PACCALET L'HUMANITÉ DISPARAITRA, BON DÉBARRAS

Anne-Sophie Mandrou, journaliste à France 3 Languedoc-Roussillon

« Ce livre m'a beaucoup marqué. J'avais déjà bien aimé la provocation du titre. Dans ce livre, Yves Paccalet nous ouvre les yeux sur l'état du monde, mais aussi sur le comportement humain. Il nous raconte cela avec beaucoup d'humour noir. L'auteur nous dit qu'on arrive au bout de notre modèle et qu'il faudrait en changer. C'est un livre drôle et lucide. J'ai eu la chance de rencontrer l'auteur pour l'interviewer. Il est brillant et sympa. Ce livre m'a changée, notamment dans mon travail. Ça a été une prise de conscience sur plein de sujets, comme l'écologie ou les rapports humains. Il m'a aidé à réfléchir autrement. »

Plume thérapie

Serguei Dounovetz, Montpelliérain depuis vingt-cinq ans, publie un recueil de nouvelles début octobre : *La vie est une immense cafétéria* écrit en 2014. « Une année de merde » pour l'écrivain de roman noir qui parle de l'écriture comme d'une rédemption.

« **J'**écris vraiment pour ma pomme. C'est une thérapie. Si je n'écrivais pas, ça ne tournerait pas rond. J'ai toujours prétendu que s'il n'y avait plus l'écriture, je ne serais même plus là. » Son nom est Dounovetz. Serguei Dounovetz. Il porte la barbe et les cheveux grisonnants.

Fils d'un peintre et d'une comédienne, ce n'est ni un bon samaritain, ni un « coco comme [s]on père ». À presque 60 ans, il n'aime pas toujours la vie, « une marie-salope* ». Mais il aime les polars, Boris Vian et raconter les gens. « J'ai toujours été attiré par les failles chez les individus en marge. » Il se cache derrière ses personnages, qu'il voit comme ses ambassadeurs. « Niki Java ? C'est moi, bien sûr, sauf que je ne suis pas roux. » Il écrit, crache ses mots, parfois il est trop « verbeux » mais surtout, pas dans la censure. Il prend du recul, ne se souvient pas d'avoir voulu dire ce qu'il a écrit et retrouve un bout de son vécu au milieu de quelques histoires noires. Besoin d'un exutoire, soif d'imaginaire, il tourne ses premières pages très jeune. Et on tuera tous les affreux** marque le début de son désir de devenir écrivain. Après avoir feuilleté ce livre illustré et coloré, il le lit de A à Z, une bonne fois pour toutes à 7 ans. Serguei Dounovetz attrape le virus de l'écriture. Un virus qui se développe : poésie, chansons, nouvelles, avant qu'un éditeur l'oblige



Serguei Dounovetz a aussi travaillé sur des courts-métrages.

à se soigner par le roman quatre ans après son arrivée à Montpellier. Ce « Parigot indémodable », comme il se définit, trouve alors un support qui lui fait aussi du bien. À l'égo mais pas que.

« **Si j'avais pas eu ma tronche, je serais un monstre** »

« Quand je faisais du rock n'roll, c'était pour avoir du succès. J'ai toujours de l'ego mais j'ai calmé le jeu », témoigne l'ancien chanteur des Maîtres Nageurs, groupe de rock fondé en 1977, tiré du nom de l'un des métiers qu'il exerce à l'époque. Maintenant, il écrit pour lui, moins pour être apprécié. « J'ai quand même toujours le désir d'être lu », précise-t-il. Pour qu'on arrête de le prendre pour un Russe et pour distinguer ses romans noirs de ses récits autobiographiques, l'écri-

vain devient Chefdeville, du nom de sa mère. Dans *L'atelier d'écriture* et *Je me voyais déjà*, les deux romans écrits sous pseudonyme, il donne un peu plus de sa personne sans prendre trop de risques. « Je garde quand même une certaine pudeur. Ça peut être dangereux de tout balancer ». Avec tendresse et violence, Serguei Dounovetz met l'histoire au service de ses personnages. « Je suis un tendre et un violent depuis gamin. Si j'avais pas eu ma tronche, je serais un monstre », affirme le réfractaire libertaire. Et si un jour, il est frappé du syndrome de la page blanche, Serguei Dounovetz cherchera un autre moyen de se soigner.

* « La vie est une marie-salope », Éditions Fleuve noir 1997

** de Boris Vian alias Vernon Sullivan, Éditions Scorpiens, 1948



Lewis Trondheim :
« **Mettre à plat mes pensées** »

Malgré le succès, Lewis Trondheim, l'un des nombreux bédéastes vivant à Montpellier, cherche à conserver l'esprit des premiers jours. Ses réponses remplissent à peine une bulle. Confidences brèves mais intenses.

Dans quel état d'esprit étiez-vous quand vous avez décidé de vous mettre à écrire et dessiner ?

« J'étais adolescent. Je n'ai pas réfléchi plus que ça. C'est l'avantage de l'innocence. Sans doute que je m'ennuyais et comme Internet n'existait pas, j'ai décidé d'inventer une histoire. Depuis, j'essaie de conserver cet état d'esprit. »

Comment vous sentez-vous quand vous êtes en travail de création ?

« Déjà, il faut se mettre dans un certain état de concentration. Que je me réapproprie les personnages, leur état d'esprit, etc. Ensuite, comme j'improvise, je tente de me surprendre le plus possible. Je veux rester mon premier lecteur. »

Est-ce que votre humeur influence votre travail de tous les jours ?

« Non. Pas vraiment. Mais je suis plutôt d'humeur égale. Comme je mène une dizaine de projets en parallèle, je me mets sur celui que je sens le mieux. Je travaille sur une œuvre de science-fiction, un concept de huit albums avec sept scénaristes et huit dessinateurs. Collaborer avec d'autres auteurs est toujours très enrichissant, ça nous permet de faire des choses différentes. »

Est-ce que l'écriture est une thérapie pour vous ?

« Quand je suis dans le registre autobiographique, oui. Ça me permet de mettre à plat mes pensées, mes angoisses, mes interrogations, etc. Il y a beaucoup de collaborations amusantes dans la BD, c'est un grand avantage comparé à la littérature. »

Qu'est ce que vous voulez transmettre à vos lecteurs ?

« Je ne cherche surtout pas à faire passer un message, mais plutôt un bon moment. Et je fais confiance à mon inconscient pour qu'il y ait un peu de profondeur dans mon propos malgré tout. »

Le livre qui a marqué ma vie...



REGINALD ROSE
DOUZE HOMMES EN COLÈRE
Nouridine Bara, écrivain de *La Paillade*

« J'ai découvert ce texte au théâtre, il y a six ans. J'ai été bluffé. Puis j'ai regardé l'adaptation au cinéma. Enfin, j'ai lu le livre. J'ai été marqué par la façon dont le bénéfice du doute est accordé à l'ado de 16 ans que tout accuse au départ. Il pourrait être un jeune de mon quartier. L'écho en moi fut très fort, troublant. Ce même aurait pu être un copain, un frère ou moi. Le lecteur est conduit jusqu'au dénouement, qui voit l'enfant disculpé. Chaque juré découvre progressivement que la sévérité qu'il avait pour le garçon était le fruit d'une projection personnelle ou, plus dangereusement, inspirée par une société qui, par son traitement des classes sociales et ethniques, avait déjà posé un jugement de défaveur. Ce livre me suit encore aujourd'hui. »

”

La liberté, c'est de ne jamais avoir à dire qu'on est désolé.

REGINALD ROSE

“



JACK KEROUAC
SUR LA ROUTE

Jean-Claude Puyjalinet, comédien et metteur en scène

« J'ai lu ce livre quand j'étais en licence d'économie. Je n'étais pas spécialement épanoui par cette formation : beaucoup de mathématiques... D'une certaine manière *Sur la route* m'a incité à partir en voyage. Après mes études, j'ai voyagé durant quatre mois aux États-Unis et au Canada. Ce passage en Amérique est sans doute lié au récit du livre, d'ailleurs. C'est l'histoire de jeunes écrivains qui vont parcourir plusieurs fois le pays tout en se heurtant à quelques problèmes financiers. Ils arriveront quand même à s'acheter une voiture. Le voyage incite à la curiosité et permet de rester attentif aux autres. Je ne sais pas où est le livre aujourd'hui, je pense que c'est l'une de mes filles qui l'a. »

Coïncé dans l'écriture

Certains ont l'angoisse de la page blanche. Pas Romain Puertolas, dont Le voyage extraordinaire du fakir resté coïncé dans une armoire Ikea cartonne dans les librairies.

Le virus de l'écriture, Romain Puertolas l'a attrapé très vite. « *Enfant, à Montpellier, j'écrivais pour m'inventer une deuxième vie, pour m'évader. Des histoires de deux-trois pages, avec un policier et une énigme, en mixant du Agatha Christie et du Jules Verne* », confie-t-il. Ce besoin, cette passion, il n'imaginait même pas pouvoir en vivre un jour : « *Il y a tellement peu d'élus. Moi, je voulais devenir inspecteur de police.* » Il le sera finalement, après avoir exercé - entre autres - les métiers de traducteur, steward, nettoyeur de machines à sous et DJ. « *J'écrivais une chanson en cinq minutes, avec des samples* », assure-t-il. La musique est, avec l'écriture et les courts métrages, un moyen d'expression : « *Mon cerveau a toujours eu besoin de s'exprimer, de faire sortir des choses.* » L'ancien flic en parle comme d'un complice. Les

romans, son cerveau les écrit sans effort : « *Il m'envoie des idées par fascicule, elles n'arrivent pas dans l'ordre, mais elles trouvent leur place.* » Problème, ces messages peuvent arriver n'importe quand. Résultat : notre touche-à-tout gribouille sur son téléphone, des post-it ou sur des chemises.

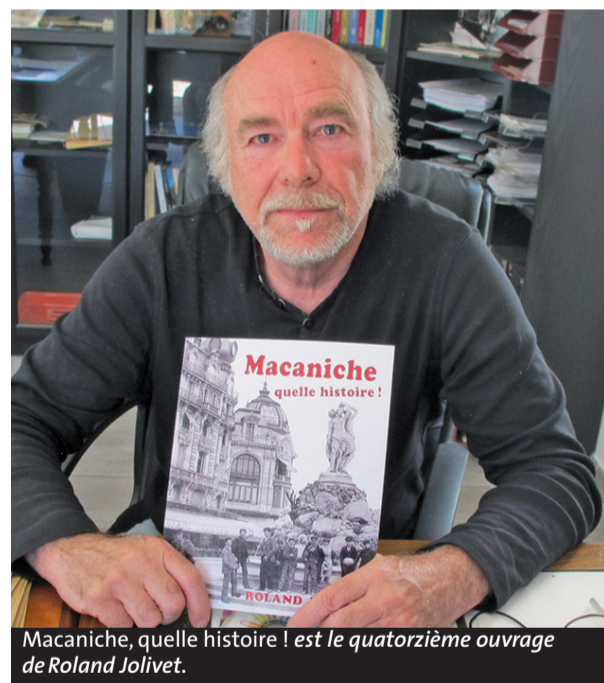
« Ma femme en a marre »

Pour son entourage, cette profusion d'idées n'est pas toujours évidente à gérer. « *C'est surtout ma femme qui en a marre. La nuit, quand je suis réveillé par nos jeunes enfants, je lui fais croire que je vais boire un verre d'eau pour pouvoir noter une idée* », assume cet hyperactif qui frise la quarantaine. Le succès aidant, la machine s'emballe : « *J'écris surtout dans le train et l'avion. Comme je pars tout le temps en tournée, je n'arrête pas. Mon éditeur me freine, sinon il devra publier un nouveau livre toutes les semaines* », s'amuse l'auteur prolifique.

Il ne compte pas s'arrêter en si bon chemin. Il planche notamment sur le scénario de l'adaptation cinématographique du *Fakir*. De quoi occuper quelques minutes son cerveau, avant qu'il n'invente de nouvelles histoires. « *Je ne suis jamais stressé, tout ça est un jeu* », sourit la nouvelle coqueluche des salons littéraires. La balle est dans le camp de son cerveau.



Romain Puertolas a écrit sur un fakir et Ikea, mais aussi sur la Tour Eiffel.
© Éric Clément



Macaniche, quelle histoire ! est le quatorzième ouvrage de Roland Jolivet.

Histoires à remonter le temps

Auteur local, Roland Jolivet publie des livres sur la vie montpelliéraine d'antan. Une immersion dans le passé qui lui permet d'exercer sa passion de la recherche. Et surtout, de la partager.

« *Il y a cinquante façons de voyager. Moi, je voyage à travers le temps.* » C'est le goût de la recherche qui conduit Roland Jolivet à écrire. Pour dénicher des anecdotes, l'auteur épluche les archives, la presse. « *En dix ans, j'ai lu tous les journaux parus à Montpellier depuis la*

Révolution », affirme-t-il. Faire une découverte et se rendre sur place, voilà ce qui le passionne. « *J'ai écrit un ouvrage qui s'appelle Montpellier sur Verdanson. C'est cette rivière qui passe dans les quartiers nord. Il y a une quinzaine d'années, je me suis dit : peut-être a-t-elle une source ? J'ai tout remonté. J'ai trouvé des écrevisses, des poissons, des canards sauvages...* »

Un petit train pour draguer

Roland Jolivet affectionne aussi les cartes postales, les photos anciennes. Président du Club cartophile de Montpellier, il peut accéder aux collections privées. Un plus pour illustrer ses livres d'images rares et inédites. En témoigne l'ouvrage *Macaniche, quelle histoire !*, sélection de coupures de presse et de photographies

emmagasinées depuis trente ans. « *En feuilletant ces documents avec délectation, des souvenirs épars de Montpellier sont venus à ma rencontre. C'est à ce moment-là que j'ai eu l'idée de faire un livre.* » L'occasion de raconter des histoires méconnues sur Montpellier et ses alentours. Comme celle du petit train de Palavas, théâtre d'amours naissantes. « *Ceux qui l'ont connu en gardent un souvenir ému. Quand on avait vingt ans, c'était l'endroit idéal pour draguer.* » Si l'auteur ne boude pas son plaisir, il se soucie tout autant du public. Le plus difficile ? Synthétiser les documents administratifs qu'il consulte. Roland Jolivet doit ainsi se mettre dans la peau du lecteur. « *Pour que ce ne soit pas rasoir.* »

"Macaniche, quelle histoire !" Éd. Roland Jolivet.



ALBERT CAMUS LA PESTE

Régine Barthélémy, avocate

« *J'ai été marquée, comme ceux de ma génération, par La Peste, d'Albert Camus. J'ai été touchée par la belle écriture de ce livre. Surtout par cette question de Tarrou : « Peut-on être un saint sans Dieu ? C'est le seul problème concret que je connaisse. » J'ai eu l'impression que l'auteur m'écrivait directement. En lisant, je ne réfléchis plus, comme lorsque j'écoute de la musique. Ça passe au-delà de la compréhension. J'ai été saisie par ce livre, comme certains sont saisis par une peinture. Pour moi, la lecture est indispensable, ça permet de comprendre la vie. Mes lectures nourrissent aussi mon travail, elles m'inspirent dans mes plaidoiries. »*

”

« *Peut-on être un saint sans Dieu ? C'est le seul problème concret que je connaisse.*

ALBERT CAMUS

“



MAX ROUQUETTE VERT PARADIS

Jean-Claude Forêt, écrivain, éditeur et ancien professeur de littérature occitane à Paul-Valéry

« *Dans ce livre, dont le titre est inspiré d'un poème de Baudelaire, Moesta et Errabunda, Max Rouquette montre comment on peut utiliser l'occitan pour parler de la nature, sans être kitsch et ringard. Il y atteint une dimension métaphysique, une réflexion sur le temps, l'espace et l'être, et la façon dont les trois sont liés.*

La profondeur de cette œuvre n'a jamais été atteinte auparavant par les poètes occitans. En plus, les textes de Max Rouquette se déroulent dans son village natal d'Argelliers. Il décrit merveilleusement les paysages languedociens : c'est sec, c'est rocailleux, c'est pauvre. C'est le Languedoc. »

20 lire fait du bien...

Voyager vers de nouveaux mondes



Au fond de la librairie Planètes interdites, Jean-Pierre Macle dissimule des perles de la littérature de l'imaginaire dont certaines ne sont plus éditées depuis cinquante ans.

Les livres d'*heroic fantasy*, de fantastique et de science-fiction sont plébiscités par 51% des jeunes de 15 à 24 ans*. Ils ont la vertu de faire voyager dans des mondes issus de l'imagination des auteurs. Et touchent tous les âges. Témoignages de trois adeptes du genre à Montpellier.

La littérature de l'imaginaire (science fiction, fantastique, *heroic fantasy*) a trouvé son lectorat en France dans les années 1980. Jean-Pierre Macle, 50 ans, qui travaille à la librairie Planètes interdites, rue de l'Aiguillerie, a suivi ce phénomène de près. « De jeunes auteurs français sont arrivés, bercés par la littérature américaine, et ont dit "C'est ça qu'on a envie d'écrire." Ils ont amené autre chose, et ça a marché. Avant, c'était considéré comme une littérature secondaire en France. » Ce passionné des auteurs de science-fiction comme Gérard Klein et Serge Brussolo. Aujourd'hui, ils ont été remplacés par des Veronica Roth (*Divergente*) ou Suzanne Collins (*Hunger Games*), dont l'adaptation des livres au cinéma a boosté les ventes. « Si on veut intéresser les jeunes, il ne faut pas qu'ils s'ennuient. La science-fiction est un des seuls genres où on peut s'évader complètement », affirme celui qui dit avoir été « sauvé » par un professeur de français en troisième, après avoir lu *Demain les chiens*, un recueil de nouvelles écrites par Clifford D. Simak. Même son de cloche du côté de l'*heroic fantasy*. Faye** tient, avec son copain, le blog de pop-culture L'Amicale du geek. Elle est une grande

fan du *Seigneur des anneaux* depuis ses douze ans. « Je suis tombée amoureuse de l'univers de Tolkien. J'ai besoin de rêver. La réalité manque un peu de magie. » Pour elle, c'est l'écrivain anglais qui a posé les bases du genre de l'*heroic fantasy*, revenu à la mode avec le succès de la série *Game of thrones*. Chez la trentenaire, à Montpellier, un coin spécial est consacré aux livres de Tolkien. « Ils sont rangés par ordre, en français et en anglais. J'ai tous les films, des Lego, les bandes originales : ce sont mes trésors. » La raison de cette passion viscérale ? « C'est mon refuge. Quand j'étais adolescente, on me harcelait. Lire m'a aidée à affronter mes problèmes. Je pensais à une citation du personnage, Sam : "Dans ce monde, il y a toujours quelque chose de beau qui mérite qu'on se batte pour lui". »

« J'oublie que je suis sur mon canapé »

Eléonor, dix-sept ans, est aussi une dévoreuse de livres. Elle fait partie d'un comité de lecture qui se réunit un samedi par mois à la librairie jeunesse Nemo. Tara Duncan, *Harry Potter*, *Percy Jackson*, *Eragon*, *À la croisée des mondes*, *Les âmes vagabondes* sont tous passés entre

ses mains. « Dans ma famille, on lit beaucoup : mes parents m'ont toujours raconté des histoires avant de dormir. » Ce qu'aime la lycéenne dans la littérature de l'imaginaire, c'est pouvoir se plonger dans des mondes différents. « Je ne vois pas du tout le temps passer. J'oublie que je suis sur mon canapé, dans mon lit. » Une possibilité que n'offre pas le cinéma, selon elle. « Il y a une certaine distance. On s'identifie plus aux héros avec les livres. » Son regret, par rapport à ces séries littéraires : « Je trouve qu'au bout du VII^e voire VI^e tome, on décroche. Quand les sorties sont espacées, c'est dur de se remettre dedans. »

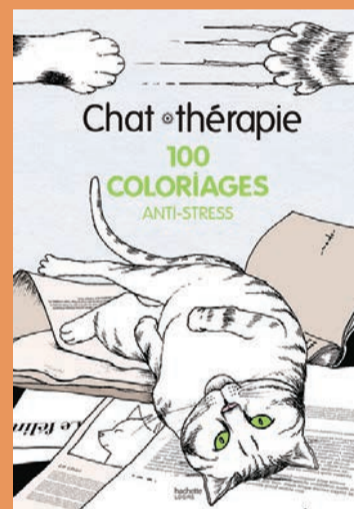
Une prolifération que Jean-Pierre Macle explique par « un effet de mode ». Le problème des trois-quarts de ce qui sort en France en *heroic fantasy*, selon lui : « C'est la même chose, ça tire à la ligne. » À l'entrée de sa librairie, il a créé un rayon avec tous les classiques de la science-fiction, du fantastique et de l'*heroic fantasy*. « Ça cartonne ! J'ai été agréablement surpris. On agrandit au fur et à mesure. » Le but, guider les lecteurs vers autre chose. « Les ados peuvent lire *Twilight*. Mais il ne faut pas qu'ils pensent qu'il n'y a que ça. » Le libraire a commencé ce travail avec sa fille de quatorze ans. Il lui a conseillé *Fahrenheit 451*, de Ray Bradbury. Car la passion de l'imaginaire, c'est aussi une histoire de transmission.

* Selon une étude Ipsos publiée en 2015, « Les Français et la lecture », commandée par le Centre national du livre.

** Qui n'a pas souhaité donner son nom.

Le livre à tout faire

Autrefois, un téléphone servait à téléphoner. Aujourd'hui, il sert aussi d'agenda et d'ordinateur. Pour le livre, c'est la même chose. Tourner les pages ne suffit plus, le lecteur est un hyperactif qui se soigne avec un bouquin d'un genre nouveau : le livre-objet. Tout savoir sur les cépages languedociens, c'est bien, s'improviser œnologue, c'est mieux. Hachette a donc inventé une sorte de labo de bibliothèque qui contient, outre des fiches et autre littérature, des fioles pour se familiariser aux arômes. On ne se cultive pas uniquement sur l'histoire des Gitans, on s'exerce à tirer les cartes de tarot à la manière des voyantes. Chez de Vecchi, un jeu est fourni avec le livre de 160 pages. Ronronthérapie et bar à chats ont déjà leurs adeptes. Le monde du livre a flairé le filon. Il existe désormais des livres de coloriage anti-stress pour adultes, siamois et persans coincés dans des mandalas bouddhistes. Le bouquin tendance à offrir, plutôt que l'animal à poils.



Chat thérapie. Hachette loisirs. 12,90 euros. Soirée dégustation. Les arômes du vin & idées d'animations. Hachette vin. 40 euros. Le Tarot des Gitans. De Vecchi livre. 9,90 euros.

Le livre qui a marqué ma vie...



LUKE PEARSON HILDA

Agathe Serres, libraire à Azimuts

« C'est une bande dessinée qui peut plaire aux enfants mais aussi aux adultes. J'ai eu un vrai coup de cœur pour les premiers tomes d'*Hilda*. J'ai tellement aimé ce livre que je suis allée à Londres pour me procurer les versions originales en anglais. C'est l'histoire d'une petite fille aux cheveux bleus qui vit dans un monde imaginaire. Dans *Hilda et la parade des oiseaux*, le personnage vit en pleine nature avec sa mère. Elle déménage et découvre la ville, les autres enfants de son âge. Plusieurs thèmes sont abordés avec une dimension sociétale : l'éloignement, le rapport aux autres. Les dessins sont très particuliers. On est plongé dans un monde onirique, un univers approfondi. Les grands rêveurs comme moi aimeraient qu'il existe. »

« [En ville] il n'y a pas de forêts, de grottes et pas autant de ruisseaux ou de rochers, mais il y a plein d'aventures à vivre. »
LUKE PEARSON



HIROHIKO ARAKI JOJO'S BIZARRE ADVENTURE

"Akhenaton" Tournier, gérant de Jinja manga

« Pour moi, c'est le meilleur manga du monde. Il existe depuis presque trente ans et il y a plus de cent tomes. C'est une fresque historique sur la famille Joestar. On les suit depuis l'Angleterre victorienne et sur plusieurs générations. J'adore, parce qu'il y a un humour fabuleux. Le manga est aussi bourré de références, notamment musicales. Il y a de nombreux clin d'œil à des groupes musicaux qui font des apparitions comme AC/DC. Il est assez peu connu en France mais c'est une véritable institution au Japon. Beaucoup de mangas, ou même des films qui ont suivi, ont été influencés par *Jojo's*, ou y font allusion. L'auteur est le seul mangaka à avoir été exposé au Louvre. »

Les classiques effraient toujours les jeunes

Les lycéens français les décortiquent chaque année. Quelques siècles après leur publication, les œuvres de Maupassant, Balzac ou Molière, sont-elles en adéquation avec les goûts des jeunes ? Au lycée Joffre de Montpellier, les trente-cinq élèves de seconde de Gordana Damotte étudient actuellement *La curée* d'Émile Zola. Un exercice pas toujours plaisant.

« *Je n'aime pas trop lire. J'apprécie seulement les livres dans lesquels il y a des histoires intéressantes, des histoires d'amour. Pas comme ceux de Victor Hugo ou Zola.* » Depuis deux mois pourtant, Léa, quinze ans, qui n'a visiblement pas lu *Notre-Dame de Paris*, s'efforce, ligne après ligne, page après page, d'avancer la lecture de *La curée*, un roman d'Émile Zola que sa professeure, Gordana Damotte, a inscrit au programme de l'année. La parole libre, la lycéenne, passionnée de danse, poursuit : « *Moi qui ne lis pas beaucoup et pas très vite, je trouve les tournures de phrases trop compliquées. Ce n'est pas assez moderne.* » Raphaël, seize ans, renchérit : « *Cela ne m'intéresse pas. Il y a trop de mots. Je n'en comprends pas la moitié.* » De son côté, Mounir regrette que les livres étudiés en classe

soient imposés. « *On devrait peut-être nous proposer une liste pour qu'on en choisisse un.* »

« Pour un élève de quinze ans, le XIX^e siècle, c'est la Préhistoire »

Gordana Damotte entend les critiques. Elle en est consciente : l'ouvrage est exigeant et long. Mais elle ne l'a pas choisi par hasard. « *La lecture de La curée fait partie d'un projet pédagogique. Je vais emmener mes élèves visiter le château d'Espeyran, situé à Saint-Gilles (Gard), le musée Fabre et l'hôtel de Lunas à Montpellier, où ils vont voir comment vivait un bourgeois au XIX^e siècle. Cela leur parle davantage. Pour un élève de quinze ans, le XIX^e siècle, c'est la Préhistoire.* » Ces projets enthousiasment Elias, seize ans, plutôt lecteur des livres d'horreur

de Stephen King. « *Je suis très mauvais en histoire, alors lire un livre dont l'action se passe sous le Second Empire m'apprend des choses sur le contexte, confie-t-il. Je ne pense pas comme les autres : lire les quatre cents pages de La curée ne me déplaît pas. Ces livres, je ne les connais pas. Au début, j'ai eu un peu de mal, mais cela permet de nous ouvrir l'esprit.* »

Les classiques de l'histoire de la littérature ne réjouissent pas toujours les jeunes lycéens, mais leur goût pour la lecture n'en est pas pour autant affecté. Tandis que Mounir se

plonge régulièrement dans ses mangas, Pierre-Louis se passionne pour les livres adaptés au cinéma comme *Harry Potter*. « *Je me tourne souvent vers le livre après avoir vu le film.* » Amélia, elle, achète surtout des livres contemporains. « *J'aime beaucoup Marc Lévy. Mais on le considère comme un auteur de romans de gare, pas comme un grand nom de la littérature,* se désolait-elle. Pour ceux qui en doutaient, la relation entre les livres et la nouvelle génération de lecteurs n'a donc pas atteint son point de non-retour. Lire leur fait aussi du bien.

Les élèves d'une des classes de seconde du lycée Joffre travaillent sur le roman d'Émile Zola, La curée. Si le livre ne plaît pas à tous, les jeunes n'abandonnent pas pour autant la lecture.



Des histoires qui apprennent aux enfants à devenir grands



Liliane Marchal, bénévole à l'association Lire et faire lire, intervient dans l'école Léopold-Sédar-Senghor depuis deux ans.

« *Je ne sais pas s'ils sauront lire à la fin de l'année, mais ils découvrent au moins le plaisir de la lecture,* se félicite Liliane Marchal, bénévole de l'association Lire et faire lire. « *Cela les apaise et leur apprend à se découvrir.* » Nédia, l'une des élèves, est déjà conquise : « *Moi, maintenant, j'ai plein de livres à la maison.* »

À l'école Léopold-Sédar-Senghor, six enfants participent chaque mardi à un atelier lecture après la classe. « *Avec la maîtresse aussi, on lit, mais là, c'est d'autres histoires, et à la fin on dessine,* se réjouit Wassim. « *Les enfants n'ont pas besoin de s'inscrire. Ils viennent quand ils ont envie,* explique la bénévole. Faute de bibliothèque, sinistrée à cause des inondations de l'hiver, le petit groupe se contente d'un local exigu.

La classe de CP est celle de l'apprentissage de la lecture. Les parents de certains de ces enfants parlent à peine français. « *Ils ne connaissent pas les contes traditionnels et ne sont pas habitués à ce*

qu'on leur fasse la lecture », explique Liliane. L'ancienne assistante sociale auprès du juge pour enfants choisit des ouvrages sur « *la tolérance, le respect de l'autre* ».

Ce jour-là, elle leur conte l'histoire de Natatok, un pêcheur sur la banquise, qui empêche sa femme-phoque de reprendre sa peau d'animal et ainsi de regagner sa liberté. Le message de la légende inuit - « *On ne peut pas empêcher quelqu'un d'être ce qu'il est.* » - dépasse encore un peu l'entendement de ces enfants de six ans. « *Ça veut dire quoi immobile ?* », s'interroge El Mokhtar. Les images réalistes et les jeux de mots rigolos de *L'homme sans tête* les captivent davantage.

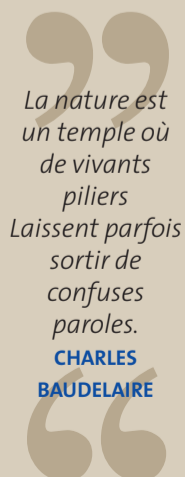
Au détour de quelques mots d'argot comme « *ciboulot* » ou « *caboche* », les petits enrichissent leur vocabulaire. De nouveaux bibliophiles en devenir. « *Moi, mon cousin m'emmène tout le temps à la médiathèque,* confie El Mokhtar, le plus sérieux d'entre eux. Pour la prochaine séance, ils réclament « *des histoires de pirates.* »



CHARLES BAUDELAIRE LES FLEURS DU MAL

Jean Joubert, président de la Maison de la poésie et écrivain

« *J'ai découvert Les fleurs du mal à l'adolescence. Mon oncle Georges était un autodidacte de la littérature. Un jour, il m'a dit : « Regarde dans ma bibliothèque, j'ai quelque chose pour toi. » C'était Les fleurs du mal. Je suis entré en poésie avec Baudelaire à douze-treize ans. J'ai éprouvé des choses très différentes. À la lecture d'Une charogne, j'ai ressenti une sorte de répulsion, de l'étonnement. D'autres textes ont été plus positifs, comme Albatros, Correspondances. Baudelaire est un homme qui a vécu entre l'angoisse devant la vie et la confiance dans la démarche poétique. Il a été le compagnon de toute une vie. Sa musicalité dans les mots et la puissance du langage sont caractéristiques de son œuvre.* »



*La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles.*

CHARLES BAUDELAIRE



J.K. ROWLING HARRY POTTER

James, cofondateur du site L'amicale du geek

« *J'ai grandi avec les bouquins. Pour moi, les livres Harry Potter parlent plus du passage de l'enfance à l'adolescence et à l'âge d'adulte, que de magie : on y voit les personnages grandir.*

J'avais douze ans quand j'ai lu le premier tome. Mes parents me faisaient beaucoup lire. J'ai de la famille anglaise qui connaissait déjà *Harry Potter*. J'aimais bien l'*heroic fantasy*. Ils se sont dits que cela allait me plaire. Quand je lis, j'oublie tout. Je n'ai pas envie de me rappeler de la vie de tous les jours.

Ça aide à affronter les difficultés. Dans les romans, les personnages ont tellement de problèmes qu'on se dit que notre vie n'est pas si merdique. Ça donne du courage. »



Quatre liseuses sont mises à disposition des visiteurs dans la salle de lecture de la médiathèque.

La médiathèque Émile-Zola à l'ère du numérique

Emprunter une liseuse à Montpellier, c'est possible ! Et c'est le cas seulement dans six villes en France. Depuis la rentrée 2013, la médiathèque centrale d'agglomération prête des tablettes de lecture. Une initiative d'abord destinée aux déficients visuels qui rencontre finalement un succès auprès de tous les publics.

« C'est très pratique, je l'emmène partout, mais ça ne m'empêche pas de continuer à lire des livres, c'est complémentaire », affirme Laure, une utilisatrice régulière. Elles sont une dizaine et arborent des formes et des couleurs diverses. Ces liseuses sont disponibles en prêt à l'espace Homère de la médiathèque Émile-Zola. Trois modèles différents sont proposés : la Sony PRS-T1, la Sony PRS-650 et la désormais mythique Kobo. Trois possibilités d'emprunter durant trois semaines des livres numériques. Après cette période,

les fichiers sont supprimés automatiquement de la tablette.

Les abonnés ont accès à 1 400 ouvrages récents, mais ils peuvent également demander aux personnels dédiés de charger sur ces supports numériques des packs de documents thématiques libres de droit : policiers, science fiction, terroir, sentimental, nouvelles, loisirs. Une bibliothèque virtuelle très fournie qu'on peut emporter avec soi dans les transports, emmener jusque dans son lit ou consulter dans une salle d'attente qui ne propose que des magazines périmés.

Cette nouvelle façon de consommer la lecture attire du monde. « On prête une dizaine de liseuses, et en ce moment, elles sont toutes sorties. Ça marche très bien ! », affirme Elga Lopez, qui en a la charge à l'espace Homère. Pourtant, le lieu était initialement destiné aux déficients visuels, qui peuvent toujours y avoir accès à des ouvrages en gros caractères ou à des appareils à synthèse vocale.

Des ateliers gratuits d'initiation aux liseuses

Mais dans les faits, ces liseuses ne sont pas adaptées à leur handicap. Elles ne permettent en effet pas de grossir suffisamment les textes et ne possèdent pas de fonction de synthèse vocale. Ce sont donc surtout les voyants qui ont recours au livre numérique, faisant de

cette salle de lecture un lieu pour tous publics. Quatre liseuses sont disponibles pour se faire la main sur ces outils électroniques qui permettent de lire longtemps un peu partout, sans trop se fatiguer les yeux. Et pour ceux qui ne seraient pas à la technologie, la médiathèque organise tous les mois des initiations gratuites pour des groupes de six personnes maximum, afin de leur apprendre à télécharger les ouvrages qu'elles désirent. Dans ces ateliers, tous les âges se confondent. « Cette démarche s'inscrit dans le cadre de Montpellier ville numérique, mais a aussi un impact national puisque nous sommes la troisième bibliothèque de France à avoir reçu le label BNR (Bibliothèque numérique de référence) », souligne Gilles Gudin de Vallerin, directeur du réseau des médiathèques et bibliothèques de Montpellier. En France, seulement six bibliothèques se sont lancées dans le prêt de livres numériques sur liseuses, sur tablettes ou téléphones portables.

Ces nouveaux modes de lecture piquent la curiosité des consommateurs et le livre numérique a de beaux jours devant lui. Les tablettes pourront en effet permettre d'accéder à des récits plus éclatés et polyvalents avec des liens hypertexte renvoyant à des images ou à des formes de lecture personnalisées. « En 2015, nous allons investir dans des iPad », annonce déjà Gilles Gudin de Vallerin. Restez donc connectés !

Pourquoi le livre numérique est-il si cher ?

En France, l'industrie du livre est strictement encadrée par la loi Lang. Pour chaque parution, l'éditeur fixe un prix unique sur lequel le libraire n'aura que 5 % de marge de manoeuvre. Cette mesure protège les petites librairies en empêchant les grandes de baisser leurs prix. • **Prix "unique"**. Le prix est "unique", mais pour chaque format : broché, poche, numérique. Un ouvrage disponible autour de 23 euros en broché peut être vendu 9 euros en poche et en numérique. « Chez Actes sud, la version poche est au même prix que la version numérique », explique Gilles Collet, directeur du développement numérique de l'éditeur arlésien. Mais le prix pour le numérique est souvent plus cher que celui du poche.

• **Frais variables**. D'après Gilles Collet, seulement 20 % des frais de fabrication varient selon le support (coût du papier, impression). « Ces frais variables sont très faibles pour le numérique », admet-il. Pourquoi ne pas répercuter ces économies sur le prix du livre numérique ? Parce que la sortie d'une édition numérique est toujours moins lucrative pour l'éditeur qu'une sortie physique. De plus, « si l'on baisse le prix du livre de moitié, il faudrait en vendre deux fois plus pour que l'auteur touche le même revenu », explique-t-il.

• **TVA**. Le prix du livre numérique n'est pas près de baisser. Au contraire, la Cour de justice de l'Union européenne, considérant qu'il s'agit d'un service et non d'un bien, a rendu un arrêt demandant à la France de relever son taux de TVA de 5,5 à 20%.

Le livre qui a marqué ma vie...



JOSPEH KESSEL LES CAVALIERS

Benoît Califano
directeur de l'ESJ Pro Montpellier.

« Les cavaliers a marqué ma vie trois fois. D'abord par sa publication, en 1967, année de ma naissance. Puis lorsque je l'ai lu pour la première fois, à vingt ans. J'étais très attiré par les écrivains d'aventure qui parcouraient la planète pour la raconter. J'ai été fasciné par cette histoire de bouzkachi et de l'Afghanistan, et surtout par Kessel lui-même. Les cavaliers a nourri mon envie de devenir journaliste. Il a ressurgi dans ma vie en 2002, en étant la muse d'un documentaire que je réalisais en Afghanistan, juste après la chute des talibans. J'ai eu ce livre dans la tête pendant tout le voyage, retrouvant les évocations de Kessel. »

”
Ainsi courait,
volait Ouroz à
travers la
steppe, dans sa
majesté, son
silence et
toutes ses
saisons.

JOSEPH KESSEL



VICTOR HUGO LES MISÉRABLES

Gordana Damotte
professeur de lettres et référent culture au lycée Joffre

« À douze ans, j'ai lu Les misérables de Victor Hugo et j'ai su à ce moment-là que je voulais parler de livres comme celui-là. Je voulais devenir enseignante. L'écriture de Victor Hugo rend les choses visibles. Il a écrit pour lutter contre les injustices. La littérature peut nous donner envie de faire changer les choses. Les misérables racontent l'histoire de Jean Valjean qui vole un bout de pain. L'acte est minime et vital à la fois. Il est alors envoyé au bagne et est accusé d'avoir dérobé un chandelier chez un prêtre. Devant les gendarmes, le prêtre dira qu'il lui a offert. C'est tout le débat sur punir ou laisser une chance. C'est ce que j'aime chez Hugo. »



Livres contre liseuses : le match

Le duel s'annonce serré. En lice sur le ring deux supports de lecture. À gauche, le livre : expérimenté, fiable et résistant, c'est le maître incontesté de la librairie depuis l'invention de l'imprimerie. À droite, la liseuse : légère, novatrice, pratique, elle se révèle depuis 2007. Qui va gagner le combat ? Éléments de réponse en cinq rounds.

Round 1 : écologique ?

Livre : **
Liseuse : *

Les pro-liseuses vous diront que l'e-book est top pour l'environnement. Pas besoin de bois, ni de transport : « *Ben oui, tout est dématérialisé !* ». Dans les faits, c'est pourtant loin d'être aussi évident. Selon une récente étude Carbone 4⁽¹⁾, liseuses et tablettes ont une empreinte écologique 100 fois supérieure à celle des livres. Les premières tablettes Sony avaient un bilan carbone de 235 kg, Apple et son iPad 168 kg, Amazon et son Kindle 133 kg. Le poids carbone d'un livre est lui, de 1,3 kg. L'étude conclut que les liseuses ne sont écologiques que pour les très gros lecteurs, lorsqu'elles remplacent l'achat de 40 à 60 ouvrages par an.

Round 2 : esthétique ?

Livre : *****
Liseuse : **

Le critère est subjectif. Par définition. Mais qui peut dire qu'une pile de liseuse est plus belle qu'une bibliothèque de livre ?

Rectangulaires, lisses, froides : les liseuses dernières générations sont des modèles de sobriété, mais également d'uniformité. Un livre peut à l'inverse avoir du relief, une personnalité, un vécu. Livre sur le vin en forme de bouteille, ouvrage de photo taillé XXL, bouquins de cuisine accompagnés d'accessoires : les "livres-objets" sont les stars des librairies. Les éditeurs jouent sur les tailles, les formes, les couleurs, pour les magnifier. Ils deviennent un élément de décoration. Les liseuses valorisent le texte, avant les images, les formes et le plaisir des yeux.

Round 3 : confortable ?

Livre : *
Liseuse : *****

C'est l'argument de vente des liseuses. L'écran n'est pas systématiquement rétro-éclairé, comme celui d'un téléviseur ou un smartphone. Elle reproduit la pigmentation du papier et ne fatigue pas les yeux. Envie de lire dans le noir sans déranger son conjoint ? Certains modèles intègrent un éclairage. Les liseuses offrent également la possibilité de zoomer, grossir la taille du texte, changer la police de caractère,

chercher un terme dans l'ouvrage, se servir d'un dictionnaire intégré, marquer une page facilement, prendre des notes... Gina Devau, enseignante-chercheuse spécialiste du vieillissement cérébral à la faculté de sciences de Montpellier, souligne les avantages de la lecture numérique pour stimuler le cerveau par son aspect ludique : « *Elle permet d'être moins passif, d'être dans l'interaction.* » Autre critère important : son poids. Moins de 200 grammes pour une capacité de stockage estimée entre 1000 et 1400 livres. À côté, *L'assommoir* d'Émile Zola et ses 576 pages prend des allures de cale pieds de bureau. Une brique qu'on a envie de jeter sur ses ennemis plutôt que de trimballer dans sa poche.

Round 4 : durable ?

Livre : *****
Liseuse : *

Apportez une liseuse sur une île déserte et, rapidement, votre bibliothèque virtuelle ne vous servira à rien. Elle va se décharger au bout de trois semaines. Et ça, c'est si elle ne s'arrête pas de fonctionner avant. La fine fleur de la technologie est plus

fragile qu'un pavé de papier. Un livre se tord, se plie, se froisse ; la liseuse se casse. Des grains de sable dans un ouvrage, ce n'est pas très grave. Du sable sous un écran, c'est plus embêtant. Surtout pour un objet qui coûte entre 60 et 150 euros.

Round 5 : pratique ?

Livre : ***
Liseuse : ***

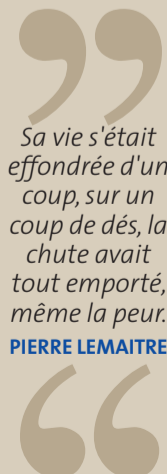
Comparer une liseuse à un livre, c'est finalement un peu comme organiser un match de boxe entre Bruce Lee et Mohamed Ali. Les deux se distinguent dans un style différent. Si 19% des Français disent avoir lu un e-book au cours de l'année écoulée, seulement 1% sont lecteurs exclusifs de livres numériques, rappelle une étude Ipsos pour le Centre national du livre en mars 2015. « *Souvent les utilisateurs de liseuses sont les mêmes que ceux qui lisent les livres papier* », confirme-t-on à la médiathèque Emile Zola de Montpellier. « *Les deux supports se complètent plus qu'ils ne s'opposent.* »

(1) Un cabinet de conseil spécialisé dans la mesure des émissions de gaz à effet de serre.



H.G. WELLS
LA MACHINE À EXPLORER LE TEMPS
Alain Panaget, directeur de Sauramps Triangle

« Ce n'est pas un, mais trois livres que j'ai choisis. Je vais avoir 16 ans, le livre et la lecture ne sont pour moi que des obligations scolaires auxquelles je cherche à échapper. Mon frère, qui a cinq ans de plus m'offre un cadeau étonnant, trois titres de la collection Folio : *La machine à explorer le temps* de H.G. Wells, *Le Mur* de Jean-Paul Sartre et *Tueur sans gages* d'Eugène Ionesco. Le caractère inattendu de ce cadeau va m'engager dans la lecture de chacun de ces livres et changer définitivement mon rapport aux livres. Je lui dois cela. Je lui dois la découverte d'un plaisir que je n'imaginai pas possible. Je lui dois ce métier que j'exerce aujourd'hui, libraire. »



Sa vie s'était effondrée d'un coup, sur un coup de dés, la chute avait tout emporté, même la peur.

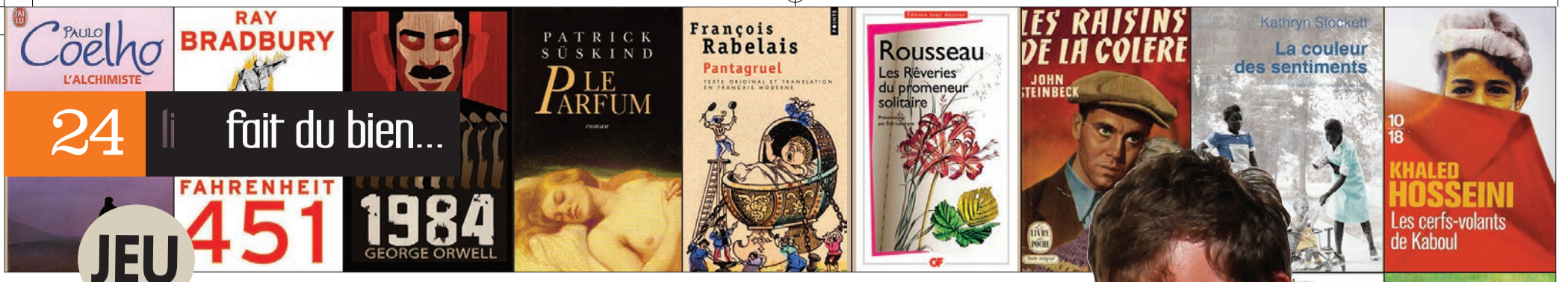
PIERRE LEMAITRE



PIERRE LEMAITRE
AU REVOIR LÀ-HAUT

Léopoldine Dufour, animatrice de France Bleu Hérault.

« Je lis tellement que c'est difficile de choisir, mais le dernier livre qui m'a vraiment ému est le prix Goncourt 2013, *Au revoir là-haut* de Pierre Lemaitre. Il raconte l'histoire de deux soldats qui se rencontrent le dernier jour de la Première Guerre mondiale et doivent se réinsérer dans la société. Ça me parle car je suis d'origine picarde, une région très marquée par la guerre de 14-18. Les Poilus sont très présents dans la mémoire collective. Deux de mes arrière-grands-tantes ont perdu leurs fiancés dans les tranchées. Je suis touchée par l'errance de ces hommes. Je n'avais jamais lu Lemaitre avant. Il y a du suspense et du cynisme dans son écriture, sa force est d'aborder la petitesse en faisant rire et frémir. »



24 | fait du bien...

JEU

Le juste titre

Quarante-cinq titres de livres se sont glissés dans ce texte inspiré des créations loufoques et néanmoins littéraires des membres de l'OuLiPo (OUvroir de Littérature POtentielle). Une dizaine de ces ouvrages, ou leurs auteurs, de Rabelais à Christine Angot en passant par Léo Malet, ont un lien avec Montpellier. Saurez-vous les retrouver ? À vous de jouer !

Dès l'ouverture, le parfum s'échappe. Une odeur d'encre d'imprimerie qui déclenche chez le lecteur un plaisir instantané. Comme on revit la première gorgée de bière, le livre est un éternel recommencement, une première fois. Dans un flux continu, les mots habitent les pages cornées, ou crissantes de nouveautés. Niché dans le foyer douillet d'un appartement montpelliérain, embarquons pour un voyage au bout de la nuit. Traversons mille et une nuits sans frontière, croisons les métamorphoses les plus folles de personnages fantasmés. Tanguons avec le vieil homme et la mer dans le port de Sète pour pêcher nous-même le marlin tant désiré. Laissons le petit prince inviter ses moutons sous le lit de notre chambre, où le corps décousu de la créature de Frankenstein se fraye un chemin dans nos cauchemars. Comme le guide du voyageur galactique, déposons des rêves dans la tête des enfants, une envie de quitter la ville, hors de nos murailles littéraires ; des histoires de cinéma, les yeux dans les arbres, à reconstruire des cabanes d'adolescents, en nos vertes années où les héros étaient rois. Et un roi, sans divertissement, s'amuse en voyageant au cours de ses épopées chevaleresques. Croisons Don Quichotte et Tartarin de Tarascon qui s'exclament : « Ça y'est, Nestor Burma revient au bercail ! » Les structures gigantesques du quartier Antigone se font alors piétiner par Gargantua et Pantagruel. Sur notre route littéraire, nous apercevons les cerfs-volants de Kaboul, en bouquinant sur les pelouses du Peyrou, Moby Dick fait une apparition au large d'une plage de Palavas-Les-Flots, où la lecture accompagne nos siestes ensoleillées. Descendons dans les profondeurs du parking de la Comédie, pour croiser des souris et des hommes. À l'est d'Eden, sur les rives du Lez, engageons-nous dans des romans rosés, songeant à l'amour les yeux fermés.

Juste pour le bonheur des rêveries du promeneur solitaire, qui s'évade dans le jardin des plantes, sous le regard amusé d'un Rabelais statufié. Face à cet auteur incarnant à la fois l'étranger qui nous invite à le rencontrer, et en même temps l'alchimiste qui mêle les grandes espérances aux raisins de la colère, il trouve dans l'écriture la justesse d'un instant, tentant de peindre avec fidélité la couleur des sentiments. Déployant la couleur pourpre, y ajoutant le rouge et le noir pour trouver l'équilibre subtil, il nous fait ressentir cent ans de solitude en un instant, un chapitre. Un raccourci dans le temps pour nous mener en 1984, dans des sphères totalitaires, où les livres brûlent sous les Fahrenheit 451. Traversons les cent vingt journées de Sodome. Tournons chaque page sur un des bancs du parc de l'Esplanade, où le temps n'est rien. Il ne reste que l'écume des jours, une trace, le meilleur du rêve et de l'imaginaire ; une autre idée du bonheur, celle de s'engager dans l'histoire de quelqu'un d'autre. Oublions un peu la sienne dans une divine comédie euphorisante. Approprions-nous parfois des récits pour se faire du bien, pour trouver le livre du rire et de l'oubli. À la lecture, tout est bon pour s'extraire de l'insoutenable légèreté de l'être. Dans un plaisir jubilatoire, pratiquons l'errance du regard d'un rayon à l'autre du libraire indépendant de son quartier. Pour s'engager dans le vaisseau céleste de nos envies, guettons le livre des merveilles qui nous soufflera :

« Vivons heureux en attendant la mort ! »

Réponses : *Le Parfum*, de Patrick Süskind. En nos vertes années, de Robert Merle, Gargantua et Pantagruel de Rabelais, Nos murailles littéraires, Paul Rousseau, *Le vaisseau céleste*, d'Yves Desmazes, et Nestor Burma revient au bercail, de Léo Malet.

